

# Patrick Viveret : Vive la sobriété heureuse !

Textes sélectionnés du web le 09/01/10  
[www.philosophie-management.com](http://www.philosophie-management.com)

[lemonde.fr](http://lemonde.fr), Patrick Viveret, le 13 juin 2009

L'écologie politique, si elle veut être à la hauteur des espérances qu'elle suscite, doit construire une réponse réellement systémique à la crise en articulant une critique de l'insoutenabilité de nos formes de croissance avec l'exigence du mieux-être.

Cette articulation suppose qu'elle intègre pleinement dans sa perspective la question sociale, de même que les socialistes européens se doivent eux de penser radicalement la question écologique. Et la question sociale pose plus radicalement encore la question humaine et la difficulté propre à notre espèce de penser et de vivre le rapport entre notre intelligence et nos émotions. C'est toute la question de ce que Félix Guattari nommait l'écophilosophie, la capacité de penser écologiquement et politiquement la question de la sagesse. C'est aussi ce que Pierre Rabhi nomme les enjeux d'une "sobriété heureuse" où s'articule, dans la justice sociale, le choix de la simplicité avec celui d'un art de vivre affranchi de sa boulimie consommatrice et consolatrice.

Il nous faut d'abord voir que ce qui est commun à toutes les facettes de la crise, ce qui la rend donc systémique, c'est le couple formé par la démesure et le mal-être. Ce que les Grecs nommaient l'ubris, la démesure, est en effet au cœur de notre rapport déréglé à la nature par deux siècles de productivisme et ses deux grandes conséquences : le dérèglement climatique et ce danger à ce point majeur pour la biodiversité que l'on peut évoquer le risque d'une "sixième grande extinction" des espèces, cette fois provoquée par le comportement irresponsable de notre propre famille humaine.

C'est la démesure aussi qui a caractérisé le découplage entre l'économie financière et l'économie réelle : un ancien responsable de la Banque centrale de Belgique, Bernard Lietaer, a pu avancer qu'avant la crise, sur les 3 200 milliards de dollars (2 272 milliards d'euros) qui s'échangeaient quotidiennement sur les marchés financiers, seuls 2,7 % correspondaient à des biens et services réels !... Démesure encore dans le creusement des inégalités sociales mondiales tant à l'échelle de la planète qu'au cœur même de nos sociétés : lorsque la fortune personnelle de 225 personnes correspond au revenu de 2 milliards d'êtres humains, lorsque les indemnités de départ d'un PDG qui a mis son entreprise en difficulté peuvent représenter plus de mille fois le salaire mensuel de l'un de ses employés.

Démesure enfin, il ne faudrait pas l'oublier, cette fois dans les rapports au pouvoir, qui a été à l'origine de l'autre grand effondrement politique récent, il y a tout juste vingt ans, celui du système soviétique et de sa logique totalitaire. Il est important de le rappeler si l'on veut éviter le mouvement pendulaire des années 1930 qui vit un politique de plus en plus autoritaire, guerrier et finalement totalitaire, prendre la relève du capitalisme déréglé des années d'avant-crise.

Ainsi le caractère transversal de cette démesure permet de comprendre le caractère systémique de la crise, et l'on comprend alors que des réponses cloisonnées qui cherchent, par exemple, à n'aborder que son volet financier se traduisent finalement par une fuite en avant dans le cas de la crise bancaire doublée de fuites en arrière dans le cas de la crise sociale. Comme quoi les caisses ne sont pas vides pour tout le monde !

Mais pour construire, au-delà d'une écologie politique, une "écophilosophie politique", il faut faire un pas supplémentaire dans l'analyse et comprendre ce qui lie profondément cette démesure au mal de vivre de nos sociétés.

Celle-ci constitue en effet une forme compensatrice pour des sociétés malades de vitesse, de stress, de compétition, qui génèrent un triple comportement guerrier à l'égard de la nature, d'autrui et de nous-mêmes. En ce sens, nos "sociétés de consommation" sont en réalité des "sociétés de consolation" et cette caractéristique se lit économiquement dans le décalage entre les "budgets vitaux", et les dépenses de stupéfiants, de publicité et d'armement.

En 1998, le programme des Nations unies pour le développement (PNUD) comparait en effet les budgets supplémentaires nécessaires pour couvrir les besoins vitaux de la planète (faim, non-accès à l'eau potable, soins de base, logement, etc.) et mettait en évidence que les seules dépenses de stupéfiants représentaient dix fois les sommes requises pour ces besoins vitaux (à l'époque 400

milliards de dollars par rapport aux 40 milliards recherchés par les Nations unies). On note le même écart s'agissant des dépenses annuelles de publicité.

La société dure est en permanence compensée par la production du rêve d'une société harmonieuse, et l'endroit par excellence où s'opère ce rapport est la publicité qui ne cesse de nous vendre de la beauté, du bonheur, de l'amour, voire de l'authenticité, messages dans l'ordre de l'être, pour mieux nous faire consommer dans l'ordre de l'avoir. Quant aux budgets militaires qui expriment les logiques de peur, de domination et caractérisent par conséquent les coûts (et les coups) de la maltraitance interhumaine, ils représentaient eux vingt fois ces sommes ! Ces dépenses passives de mal-être représentent (car le même écart est maintenu dix ans après) environ quarante fois les dépenses actives de mieux-être nécessaires pour sortir l'humanité de la misère et assurer un développement humain soutenable tout à la fois écologique et social.

Il nous faut donc répondre au couple formé par la démesure et le mal-être par un autre couple, celui de la "sobriété heureuse", formé par l'acceptation des limites et par l'enjeu positif du "bien-vivre" ou par ce que les prochains "Dialogues en humanité", qui se tiendront début juillet, évoquent sous le terme de la construction de politiques et d'économies du mieux-être.

Et c'est ici que l'écologie doit non seulement intégrer pleinement la question sociale, celle de la lutte contre les inégalités, mais aussi la question humaine proprement dite, c'est-à-dire la capacité à traiter ce que l'on pourrait appeler le "bug émotionnel" de l'humanité, qui est à la racine de ce qu'Edgar Morin nomme "Homo sapiens demens". La question est en effet moins de "sauver la planète" – qui a de toutes manières plusieurs milliards d'années devant elle avant son absorption par le Soleil ! – que de sauver l'humanité qui peut, elle, terminer prématurément en tête-à-queue sa brève aventure consciente dans l'Univers.

Nous sommes en effet à la fin du cycle des temps modernes qui furent marqués par ce que Max Weber, d'une formule saisissante, avait caractérisé comme "le passage de l'économie du salut au salut par l'économie". La crise actuelle démontre que ces promesses n'ont pas été tenues. L'un des enjeux aujourd'hui est de savoir comment sortir de ce grand cycle de la modernité par le haut, les intégristes le faisant par le bas : garder le meilleur de la modernité, l'émancipation, les droits humains et singulièrement ceux des femmes qui en constituent l'indicateur le plus significatif, la liberté de conscience, le doute méthodologique, mais sans le pire, la chosification de la nature, du vivant, des animaux et à terme des humains, la marchandisation n'étant qu'une des formes de cette chosification. Et retrouver, dans le même temps, ce qu'il y a de meilleur dans les sociétés de tradition, mais là aussi en procédant à un tri sélectif par rapport au pire : un rapport respectueux à la nature, sans qu'il soit de pure soumission, un lien social fort mais non un contrôle social, des enjeux de sens ouverts et pluralistes et non des intégrismes excluant. Une grande partie du destin de l'humanité se joue en effet dans l'alternative guerre ou dialogue des civilisations.

Nous ne sommes pas condamnés soit à la projection mondiale du modèle occidental, soit à l'acceptation au nom du relativisme culturel d'atteintes fondamentales aux droits humains, à commencer par ceux des femmes. On peut récuser l'impérialisme et le colonialisme sans être obligés de tolérer l'intégrisme et l'exclusion. C'est alors la co-construction d'une citoyenneté terrienne qui est en jeu, et la rencontre des sages du monde est alors un enjeu capital dans cette perspective où l'Homo sapiens sapiens, à défaut d'être une origine, pourrait être, devrait être un projet.

C'est à ce projet planétaire qu'une Europe, qui a payé le prix lourd pour comprendre que la barbarie n'est pas un danger extérieur, mais le risque intérieur par excellence de l'humanité, peut pleinement contribuer.

Philosophe, essayiste altermondialiste et ancien conseiller à la Cour des comptes, Patrick Viveret a été rédacteur en chef de la revue "Transversales Science Culture" entre 1992 et 1996.

Il a notamment publié "Pourquoi ça ne va pas plus mal ?" (Fayard, 2005) et "Reconsidérer la richesse" (éd. de l'Aube, 2002)

Ce texte est issu des conférences que l'Université de tous les savoirs organise sur le thème "La croissance verte, comment ?" en partenariat avec l'Ademe, la ville de Bordeaux et France Culture. (Lemonde. fr et ou Utls. fr)

# La sobriété heureuse, question personnelle et politique

Intervention de Patrick VIVERET (texte repris intégralement depuis son enregistrement audio.)

NANTES - 25 septembre 2008

Je vais juste rappeler ici que cette expression de sobriété heureuse nous la devons à Pierre Rabhi, qui est un des sages de ce temps et que ce lien entre la question de la société donc l'acceptation d'un certain nombre d'éléments de simplicité volontaire et la question fondamentale du mieux-être, n'est pas simplement une question de caractère personnel et privé, mais c'est une question éminemment politique.

Simplement pour que vous situiez mieux dans quelle perspective j'établis cette contribution, je la fais à la fois à travers le rapport et la mission que j'ai conduite entre 1999 et 2002 sur une nouvelle approche de la richesse - c'est l'époque sous le gouvernement de Lionel Jospin où il existait un secrétariat d'Etat à l'économie solidaire qui était dirigé par Guy Hascouet qui m'avait demandé ce rapport-

## De la philosophie à la Cour des Comptes

Effectivement c'était la question que vous évoquiez tout à l'heure, le lien apparemment paradoxal entre la philosophie et la Cour des Comptes, c'est vrai que je n'aurais jamais pensé dans ma vie, que j'allais un jour débarquer à la Cour des Comptes. J'y suis arrivé par le biais de l'évaluation des politiques publiques, à la demande de Michel Rocard quand il était premier ministre, parce que j'ai fait une mission sur l'évaluation des politiques publiques, pour lancer notamment l'évaluation de ce qui était à l'époque le RMI et l'un des enjeux, après cette mission, c'était de faire bouger ce qu'on appelle les corps de contrôle dans ce pays, parce que nous avons dans ce pays une culture de contrôle mais on a très peu, une culture de l'évaluation.

L'évaluation, c'est une fonction démocratique partagée qui vise à construire une délibération sur la valeur des politiques publiques, donc ce n'est pas du tout réductible aux contrôles et comme, il n'y avait pas d'acteurs qui pouvaient porter cette culture de l'évaluation à la Cour des Comptes, Michel Rocard m'a demandé d'y aller pour faire aussi bouger les choses de l'intérieur.

## Derrière les comptes, il y a des contes

Donc j'ai d'abord commencé par m'intéresser à l'aspect réforme du rapport public de la Cour des Comptes pour travailler dans une perspective plus évaluative mais ce qui m'a intéressé après, ce qui m'a piqué au jeu c'était d'aller découvrir comment derrière les comptes au sens comptable du terme, il y avait des contes au sens des identités narratives dont parle Paul Ricœur, ces grands récits que se racontent les sociétés et qui correspondent en fait à des choix de sociétés.

Et comment derrière ces systèmes qui se veulent prétendument neutres, objectifs, et qui sont en général classés dans un placard technique à l'abri des regards des citoyens, comment en réalité dans les systèmes comptables, qu'ils soient publics ou qu'ils soient privés, il y avait des choix de société absolument fondamentaux qui avaient des conséquences considérables.

Par exemple, une grande partie de ce que Jean-Pierre Raffin a évoqué sur des problèmes tels que la pêche, l'agriculture, etc... sont directement liés à des systèmes de comptes qui ont été construits après la seconde guerre mondiale, de nature à valoriser la production de nature industrielle et à dévaloriser les autres formes de productions et d'activités, parce que c'était le choix de société prioritaire de l'époque et ce qui m'a intéressé. C'est pour cela que, quand j'ai eu l'opportunité avec Guy Hascouet de faire cette mission sur une nouvelle approche de la richesse, c'est de mettre en débat public un certain nombre d'éléments qui étaient relativement connus des spécialistes mais qui ne sortaient jamais de ce cercle restreint.

## Illustration : "le paradoxe de l'Erika"

J'avais pris l'exemple à l'époque, puisque avant la mission sur la richesse j'avais été secrétaire général de la mission du centenaire de la loi de 1901, et j'avais pris cet exemple du naufrage de l'Erika ; j'avais appelé cela le paradoxe de l'Erika, parce qu'au moment même où nous avions le naufrage, ce que n'importe quelle personne sensée pouvait considérer plutôt comme une catastrophe, et bien, vu du point de vue de nos systèmes de comptes, vu du point de vue du fameux agrégat qu'est le PIB, et bien, paradoxalement, l'Erika qui était, au moins du point de vue comptable, producteur de richesse, parce que l'ensemble des flux monétaires qui étaient générés par le remplacement du pétrolier, par les indemnités des assurances, par les coûts de dépollution, etc..., tous ces éléments étaient comptés comme flux monétaires positifs, comme valeur ajoutée des différentes entreprises qui avaient concouru au flux monétaire lié à ce naufrage ; et dans le même temps, les bénévoles associatifs qui avaient eu la très mauvaise idée d'aller gratuitement participer à la dépollution des plages, eux, non seulement comptaient pour du beurre, c'étaient des inactifs improductifs comme la plupart des femmes dans les activités domestiques, mais, en plus, on peut même dire qu'ils contribuaient à faire baisser la richesse nationale parce que comme il aurait fallu de toute façon dépolluer, s'il n'y avait pas eu de bénévoles, on aurait fait appel à un personnel rémunéré qui, lui, serait apparu dans les comptes puisqu'il y avait une trace monétaire et donc on peut dire par différence que le bénévolat contribue à faire baisser la richesse nationale d'un pays.

Alors, je trouvais qu'au moment où on célébrait par ailleurs le centenaire des associations et où on disait à quel point, et on était sincère quand on le disait, à quel point la vie associative était importante dans la vie d'un pays, que c'était un bon moment d'aller ré-ouvrir un débat public sur la façon même dont on nommait et dont on comptait la richesse à cette occasion. Alors, quand j'ai proposé cela au gouvernement et que j'ai proposé que la mission sur le centenaire des associations s'occupe de cela, on a crié « au fou » !, on m'a dit : "c'est une mission qui est là pour commémorer, on va surtout pas aller ouvrir un débat public à cette occasion".

Mais, comme je suis assez têtu, et que j'ai relayé ce débat-là du côté de la société civile, ils ont fini par dire : il y a un secrétariat d'Etat à l'économie solidaire. Ils estimaient que c'était suffisamment marginal pour qu'il n'y ait pas trop d'effets pervers à me confier une mission et à ce moment-là, je me suis retrouvé en mission dans le secrétariat d'Etat à l'économie solidaire, ce qui, personnellement, ne me gênait pas du tout parce que je trouvais que c'était une excellente façon de démarrer et d'ouvrir le débat parce que les premiers concernés par une autre approche de la richesse, outre les

acteurs associatifs eux-mêmes, c'était justement les acteurs de l'économie sociale et solidaire.

Et voilà comment la question des comptes, et la question des contes, m'est apparue comme étant une question stratégique éminemment démocratique et qu'il était intéressant de mettre en circulation dans le débat public.

### **Faire un pas de côté : situer la crise écologique dans une crise systémique avec la conjonction de la crise financière et de la crise sociale.**

Alors, simplement, ce que je veux vous proposer à cette occasion, c'est à faire un pas de côté et notamment à situer cette question écologique, du rapport écologie-aventure humaine en même temps dans ce qui est un moment absolument crucial de notre histoire collective et qui est l'entrée dans une crise systémique où il y a à la fois une conjonction qui va être durable entre la crise écologique et la crise financière qui ré-ouvre aussi, à cette occasion, la question de la justice sociale. Parce que vous avez vu que, dans les débats publics, non seulement la question se trouve posée de dire : "est-ce que ce doit être les contribuables qui viennent éponger les pertes de « l'économie casino ? », mais, en plus, "est-ce que la formidable machine à produire les inégalités qu'on a repérées avec les bonus, stock-options, et autres rémunérations absolument délirantes et indécentes et qui a joué un rôle déterminant dans la démesure de l'économie financière, est-ce que ça peut continuer durablement ou est-ce qu'il n'est pas temps de ré-ouvrir le débat sur la question des inégalités sociales absolument démentielles qui se sont mises en place au cours des 30 dernières années, que ce soit à l'échelle de la planète ou que ce soit à l'échelle de nos propres sociétés ?".

À l'échelle de la planète quand, chiffres officiels des Nations Unies, vous avez 225 personnes, 225 ultra riches pour reprendre le titre d'un dossier du Monde, qui ont l'équivalent de la fortune et de revenus de 2 milliards et demi d'êtres humains, vous voyez à quel point on a là un cocktail explosif où le couple misère-humiliation, dans une situation par ailleurs où l'existence de la télévision, d'Internet et des portables, permet en permanence aux populations qui sont victimes de cette rareté artificielle de monnaie de découvrir à quel point il peut y avoir de l'opulence insolente à l'autre bout de la planète, et on a les mêmes types de phénomènes à l'intérieur de nos sociétés. Quand on est capable dans un pays comme la France de mettre, sur la table, 14 à 15 milliards d'euros sur les différents cadeaux fiscaux aux populations les plus aisées et qu'on a toutes les peines du monde à en trouver 1 milliard et demi pour le revenu de solidarité active, c'est fondamentalement le même problème.

### **La grande question de l'aventure humaine : comment on construit du désir d'humanité ?**

Donc, nous sommes rentrés dans une période où il va y avoir conjonction de la crise écologique, de la crise sociale et de la crise financière. Et la conjonction de ces différentes crises nous pose la question de la nature même des réponses à y apporter et de la capacité à apporter des réponses sources d'espérance. Parce qu'on voit bien comment la conjonction de crise peut être source de chaos et de régression, mais la grande question de l'aventure humaine, c'est justement comment, dans ces crises qui sont conjointes, et qui viennent elles-mêmes sur un fond de mutation qui est absolument un fond considérable, comment on construit en même temps ce que j'aurai l'intention d'appeler du désir d'humanité, c'est-à-dire la possibilité que l'humanité utilise des défis qui mettent en jeu la possibilité même de la poursuite de sa propre aventure pour réaliser en même temps un saut qualitatif dans sa propre histoire.

### **La sobriété ou comment sortir des logiques de démesure**

Donc, le terrain sur lequel je vais travailler, c'est à la fois le terrain de la sobriété du point de vue de l'acceptation d'un certain nombre de limites et de la sortie des logiques de démesure parce que c'est la démesure qui est aussi bien à la racine de la crise écologique que ce soit sous sa forme du dérèglement climatique ou sous sa forme de l'atteinte à la biodiversité, mais c'est aussi la démesure qui est au cœur de l'explosion de l'économie financière et du formidable décalage entre ce qu'il est convenu d'appeler l'économie spéculative par rapport à l'économie réelle.

Donc la question de la sobriété c'est la question de la sortie de la démesure.

**Mais pourquoi heureuse, cette sobriété ?** parce que fondamentalement, et c'est l'hypothèse que je vais développer, au cœur de cette démesure, il y a du mal-être, du mal de vivre, de la maltraitance et nous avons besoin pour développer des stratégies de transformation positive face à du mal-être et à de la maltraitance de considérer que la question du mieux-être, que la question de l'art de vivre à la bonne heure, n'est pas simplement une question personnelle et privée ou une question qui serait en quelque sorte luxueuse et réservée à nos propres sociétés, c'est une question pleinement politique, pleinement planétaire et on ne peut accepter un certain nombre de limitations que pour autant qu'on a, par ailleurs, des perspectives positives de mieux-être. Sinon on est dans la situation d'un toxicomane auquel on propose une cure de sevrage : si on ne lui propose pas une véritable espérance de mieux-être à la sortie, il préférera encore conserver sa toxicomanie.

Ce contexte bouleversé : crise écologique, crise financière, leurs différentes conséquences ; parce que je n'oublie pas que dans les crises actuelles il y a la crise énergétique sur le pétrole, il y a la crise immobilière, il y a évidemment cet aspect particulièrement dramatique et scandaleux qui est la crise alimentaire, on l'a vu au cours des derniers mois en particulier en Afrique. Il ne faut pas oublier une chose, c'est que, elles sont, en grande partie, les conséquences de la conjonction de la crise écologique et de la crise financière.

### **Crise alimentaire, conséquence de la conjonction crise écologique et crise financière**

Pour ne donner qu'un seul exemple, dans la crise alimentaire vous avez, évidemment, les conséquences des effets de dérèglement, de désertification ou d'inondation, mais vous avez aussi le fait que, à partir du moment où l'économie financière a commencé à perdre confiance en elle-même, la spéculation a cessé de se porter sur les produits internes à l'économie financière, et elle a commencé à se porter sur des produits d'économie réelle. Classiquement, ça commence par l'immobilier, c'est pour cela qu'après les bulles financières, vous avez les bulles immobilières. La bulle immobilière a éclaté, c'est la fameuse histoire des subprimes. Comme du coup, l'immobilier n'était plus une source de spéculation sûre, on a spéculé sur le pétrole ; dans le renchérissement du prix du pétrole, il y a des éléments qui correspondent au fait que des pays comme la Chine, l'Inde, etc..., sont devenus beaucoup plus consommateurs de pétrole qu'auparavant, certes, mais il y a aussi une très grande partie de spéculation sur le pétrole lui-même. Et comme ça ne suffisait pas, on a commencé à avoir une spéculation sur les matières premières elles-mêmes, et ce qui est encore plus scandaleux, sur les denrées alimentaires. Donc vous voyez une crise telle que la crise alimentaire de ces derniers mois, elle est à lire aussi dans ce contexte-là.

## Conjonction durable de ces crises

Et donc, nous avons impérativement besoin de penser et de traiter ces crises, de manière cohérente, d'arrêter de croire qu'on va traiter d'un côté la crise financière par la fuite en avant, en oubliant que pour traiter la crise financière il faut aussi traiter la crise climatique et la crise sociale et c'est vrai inversement. Et simplement parce que, comme nous sommes dans une période où quand vous écoutez la radio, un jour on vous dit que c'est la catastrophe, et le lendemain on vous dit, ah bien non, finalement, la crise est finie, je me permets simplement de reprendre ici les propos de Bernard Lietaer, qui est un très bon connaisseur de l'intérieur du système financier puisque c'est un des anciens directeurs de la Banque Centrale de Belgique, pour vous montrer à quel point nous sommes dans une situation où les problèmes de la crise financière vont continuer à produire leurs effets.

Bernard Lietaer rappelle, par exemple, comment dans les situations de crises bancaires analogues telles qu'elles se sont déroulées au cours des vingt dernières années, quand on est dans la logique de la fuite en avant, c'est-à-dire où on fait récupérer du côté de l'économie réelle les éléments de conséquences d'irresponsabilité qui se sont produites dans l'économie spéculative, cela a un coût croissant pour l'économie réelle. Aux Etats-Unis dans les années 80, la crise des caisses d'Epargne, ça ne représentait que, si l'on peut dire, 2,5 % de la richesse nationale ; mais vous voyez que, un pays tel que l'Espagne, 77-85 c'était déjà près de 17%, le Chili dans les crises de 81-83, c'était plus de 40%, l'Argentine, la fameuse crise argentine, plus de 55% de la richesse nationale qui est partie éponger les pertes liées à l'économie spéculative.

Et donc, on est rentré dans une situation où la crise financière est bien loin d'être terminée et la meilleure façon de s'en convaincre, c'est encore de regarder le point de vue d'excellents connaisseurs du système américain lui-même, y compris, parce qu'ils ne sont pas à l'abri de schizophrénie, de bénéficiaires du système :

- Paul Volcker, ancien patron de la Banque Fédérale américaine, avant Alan Greenspan, disant en 2005 : " *il y a 75% de chances pour un crash du dollar dans les 5 prochaines années* ". 2005, nous sommes en 2008, on n'en est pas loin du crash dollar.

- Steve Roach, : " *probabilité de 90% pour que se produise une apocalypse du dollar* ".

- Robert Rubin, ancien secrétaire d'état au Trésor, « *le budget fédéral suit un chemin non soutenable et le jour arrive où ça se verra* ». Evidemment, quand on est prêt à dire : " *on met 700 milliards de dollars sur la table*", plus les 200 milliards pour nationaliser les deux grands fonds de crédit hypothécaire, plus la centaine de milliards de dollars pour nationaliser le grand assureur américain AIG, et bien on commence sérieusement à se dire : " *où vont-ils trouver cet argent ?*".

Et, c'est là que vous avez la dernière phrase de Paul Krugman, qui a été pourtant un des grands théoriciens de l'économie sous sa forme récente : je pense, dit-il, « *que les Etats-Unis se préparent à une crise financière de type sud-américain* ».

Alors, vous voyez, quand vous entendrez dire par tel ou tel responsable politique ou tel ou tel économiste, que la crise est derrière nous, vous aurez quelques raisons d'émettre un minimum de doutes méthodologiques.

## Changer de posture par rapport aux grandes mutations : "changer d'r"

Il faut inscrire donc notre perspective à la fois dans une situation où on sait qu'il y a une conjonction et une conjonction durable de ces crises. Et dans une situation aussi où nous sommes sur un fond de mutations absolument fondamentales, et ces mutations portent autant et on pourra même dire davantage d'opportunités positives que de risques. Et s'il y a une crise, c'est en grande partie parce que nous ne savons pas changer de posture, posture dans les rapports à la richesse, dans les rapports au pouvoir, dans les rapports au savoir mais aussi plus fondamentalement changer de posture par rapport à ces grandes mutations.

J'ai repris ici le titre d'un livre fameux de Jacques Robin qui nous a quittés malheureusement l'année dernière, et qui s'appelait « *Changer d'r* ». Et en disant changer d'r, c'est à la fois, comme il le disait dans son livre, *changer d'ère* (è r e) au sens d'époque historique, c'est toute la question de la sortie des sociétés industrielles pour entrer dans des sociétés de la connaissance et de l'information ; mais c'est aussi le défi écologique, on peut dire c'est le « *Changer d'air* » (a i r) ; et c'est le changement de rapport au territoire, le *changement d'aire* (a i r e) et qui correspond à la fois à l'émergence du territoire mondial mais aussi à l'émergence de ces nouveaux territoires qu'on peut appeler, par exemple, les territoires virtuels et qui font, par exemple, que vous et moi par le biais d'Internet, par le biais du portable, nous avons la possibilité d'entrer en relation avec des personnes qui sont à plusieurs milliers de kilomètres de chez nous, qui deviennent en quelque sorte plus proches qu'un certain nombre de nos voisins, au sens physique.

## La dimension écosophique

Donc ces trois changements d'r, ils font système, et si nous ne changeons pas de posture dans la façon d'appréhender les questions économiques, les questions politiques, les questions sociales, et si nous n'intégrons pas la dimension écologique d'une part, et ce que j'appellerai à la suite de Félix Guattari, la dimension écosophique, c'est-à-dire le lien entre la question écologique et la question de la sagesse, eh bien, nous n'avons pas un bon usage de ces mutations et, au contraire, ces mutations deviennent sources de dysfonctionnements et de crises.

## Ne pas se laisser imposer le sens des mots et des chiffres dominants

C'est la raison pour laquelle je rappelais ici ce principe fondamental tiré d'Einstein, qui était le suivant : « *on ne traite pas un problème dans les termes qui l'ont fait naître* ». Ré-ouvrir notre imaginaire est un élément essentiel et pour ré-ouvrir notre imaginaire, il nous faut cesser de nous laisser imposer le sens des mots et le sens des chiffres dominants. Et, à cet égard, on l'évoquait tout à l'heure à propos du couple économie-écologie, oïcos nomos-oïcos logos, la logique voudrait que l'économie soit fille de l'écologie : quand une discipline se termine par logos, c'est une discipline matricielle et, après tout, la théorie de la grande maison terre est première par rapport à l'organisation de nos petites maisons ; et on comprend bien que nos petites maisons sont en danger si la grande maison planétaire est elle-même en cause.

Mais, on peut aussi revisiter le sens des mots sur la question de la crise financière : finance, ça renvoie à *fides* ; en latin *fides* c'est non seulement de la confiance mais c'est aussi de la foi. La crise financière actuelle doit, à mon avis, être considérée comme une crise de nature religieuse. Le socle même de croyances et de valeurs sur lesquelles la révolution conservatrice anglo-saxonne s'est constituée au cours des trente-cinq dernières années est rentrée en crise profonde. Cà



n'est pas simplement un problème de nature économique, c'est, Edgar Morin nous le dirait s'il était parmi nous, c'est évidemment aussi une crise de nature civilisationnelle qui nous amène à la penser en terme anthropologiques et psychiques, plus que proprement économiques.

Et de ce point de vue-là, on peut très bien s'appuyer sur la littérature interne de l'affaire financière, et au premier rang desquels le Wall Street Journal, qui n'est quand même pas un journal particulièrement alternatif et j'ai cité ici cette phrase extrêmement significative du Wall Street Journal un jour où il a en quelque sorte vendu la mèche : "Wall Street", disait cet éditorial, "ne connaît que deux sentiments, l'euphorie ou la panique". Voyez qu'on est loin de la thèse sur les arbitrages rationnels sur les marchés financiers et on est plus proche de ce qu'on appelle, en terme médical, la psychose maniaco-dépressive avec ces alternances de phases euphoriques et de phases dépressives et avec les mouvements moutonniers, en terme savant on dirait en reprenant René Girard : du désir mimétique, qui fait que, suivant les cas, vous avez ce qu'Alan Greenstan, autre patron de la Banque Fédérale américaine, avait appelé l'exubérance irrationnelle des marchés financiers ; ça, c'est les mouvements haussiers irrationnels suivis de mouvements baissiers qui sont tout aussi irrationnels, mais qui sont à interpréter en termes psychiques et anthropologiques, beaucoup plus qu'en termes strictement économiques. Et donc quand nous avançons dans cette direction pour ré-ouvrir notre imaginaire, le droit à revisiter les mots eux-mêmes, est une nécessité. On l'a dit sur économie-écologie ; prenez le mot valeur, Dieu sait si le mot valeur est utilisé dans le vocabulaire économique. Quand on vous parle, par exemple, de la nécessité de créer de la valeur pour les actionnaires, vous avez entendu ça, et bien valor, en latin, ça veut dire force de vie. Quand on parle de valeur ajoutée, c'est l'équivalent d'une nouvelle naissance. Comprenez bien que l'idée d'avoir une force de vie supplémentaire réservée à des seuls actionnaires est une preuve évidente qu'on marche sur la tête. Et donc nous sommes ici dans une question où le problème du lien avec l'énergie créatrice, avec ce qu'on peut appeler au sens fort du terme l'énergie du souffle, est un élément qui est tout à fait fondamental.

### **La respiration, besoin encore plus vital et premier que la nourriture**

Et si on prend le problème en ces termes, eh bien, on peut revisiter complètement l'économie elle-même. Au fond, l'économie et notamment l'économie classique qu'évoquait Jean-Pierre Raffin tout à l'heure avec ses citations, a été fondée sur un triangle qui était organisé autour de la question de la rareté et de la peur de la rareté, et la peur de la rareté appliquée d'abord à la question de la nourriture. Et on a répondu à cette question par de la production face à la peur de la rareté et de la quantification pour étalonner la production. Mais les économistes ont toujours dit : "*nous, on parle des besoins humains vitaux fondamentaux*". Qu'est-ce qui se serait passé si on s'était intéressé à un besoin encore plus vital et premier que la nourriture, qui est le problème de la respiration puisque, après tout, on peut rester plusieurs jours sans se nourrir mais on ne peut pas rester plus de quelques minutes sans respirer.

### **Le souffle et la co-création**

Eh bien là, en réalité, vous auriez un tout autre triangle parce que, évidemment, dans ce domaine-là, et en tout cas avant que la pollution systématique de l'air ne crée artificiellement de la rareté, on est en présence non pas d'une rareté mais d'une abondance ; par rapport à cette situation, comme nous l'ont dit toutes les grandes traditions de sagesse : le difficile c'est d'apprendre à respirer. C'est pour cela que la qualité de la respiration est l'élément déterminant du deuxième angle du triangle et, par ailleurs, à la question du couple air-respiration, nous ne sommes pas dans une situation de production, nous sommes dans une situation d'accueil où à la rigueur de co-création puisque c'est la façon dont nous recevons le souffle de l'univers et dont nous le transmettons et dont nous le transformons qui va être, en quelque sorte, acte de co-création. Imaginez ce qu'aurait été l'économie si elle s'était construite sur la question du couple air-respiration, ce que j'appelle ici une économie politique de la respiration, non seulement ça nous permettrait de mieux comprendre la question de l'avant néolithique qui représente quand même la plus grande part de l'histoire du rameau hominien ; et ça nous permettrait aussi, de beaucoup mieux comprendre les questions liées à la révolution numérique et à l'économie de la connaissance où, là, nous retrouvons beaucoup plus ce triptyque-là. Quand vous êtes confrontés, par exemple, à de l'information, à vos mails qui souvent vous donnent le vertige, vous êtes en face de la question de l'abondance. Et si on ne sait pas traiter l'abondance, l'abondance devient source de vertige et de dépression parce qu'on ne peut traiter l'abondance que s'il y a suffisamment d'éléments de construction de repères pour un individu comme pour un couple social. A ce moment-là, l'abondance est une ressource mais s'il n'y a pas ces repères, s'il n'y a pas une structuration, et on verra que c'est une structuration dans l'ordre de l'être, l'abondance devient source de vertige ; et à ce moment-là, la question de la qualité c'est la question beaucoup plus importante encore que celle de la quantité, et la question de l'accueil et de la co-création, qui priment sur la question de la production.

### **La question de l'abondance et le risque de "dépression nerveuse collective", cf Keynes**

Donc, notre problème de sobriété, il est d'abord lié à ce changement de paradigme, à ce changement de posture nécessaire. Il nous faut accepter un certain nombre de limitations parce que la façon même dont nous avons à traiter l'abondance est une question éminemment nouvelle et que nous n'avons pas l'habitude d'affronter.

L'un des tous premiers économistes à avoir repéré ça, et ça n'est pas le dernier des économistes, est Keynes qui en 1930, un an après la fameuse crise de 29, dans un texte prophétique intitulé « *Perspectives économiques pour nos petits-enfants* » osait commencer son chapitre par la phrase suivante : « *Nous ne vivons pas une crise économique* ». Faut être culotté pour écrire ça en 1930 après le démarrage de la crise de 29. Et Keynes ajoutait : « *ce n'est pas une crise économique, c'est une crise de l'économie* ». Et il précisait sa pensée dans les termes suivants : « ce n'est pas une crise économique parce que c'est une crise de surproduction, ce n'est pas du tout une crise de rareté ». Et c'est une crise de l'économie parce que, dit Keynes, « *pendant des siècles, l'humanité a été organisée autour de la lutte contre la rareté et la mutation technico-économique nous a sortis de la rareté* ». Mais, ajoute Keynes, « *si nous n'avons pas une mutation culturelle à la hauteur de la mutation technique et économique qui a produit l'abondance, nous risquons, dit-il, d'aller vers une dépression nerveuse collective* ». Keynes : « *dépression nerveuse collective* », sous la plume de Keynes. Il parle même de dépression nerveuse universelle parce qu'il anticipe la mondialisation. Et c'est très intéressant de se souvenir qu'il écrit ça en 1930, c'est -à-dire l'année même où Freud va écrire le célèbre « *malaise dans la civilisation* » et où Freud va émettre

l'hypothèse que les éléments qu'il a avancés jusqu'ici sur le plan psychique individuel ont aussi une valeur sur le plan collectif et que si les sociétés ne se mobilisent pas par rapport à leurs pulsions mortifères, ce qu'il va appeler Thanatos, si elles ne se rassemblent pas sur les forces de vie, ce qu'il va appeler Eros, eh bien, il y a du souci à se faire. C'est d'autant plus intéressant de revisiter cette approche, de voir comment des problèmes de nature culturelle, voire des problèmes de nature psychique, sont en fait extrêmement présents dans des crises dites économiques, parce que ce qui était déjà vrai en 1930 à une époque où, par ailleurs, la base matérielle du capitalisme était très importante, c'était le capitalisme industriel, donc si les facteurs psychiques symboliques imaginaires étaient fondés à cette époque-là, ils le sont encore plus dans une situation où la part du virtuel, de l'imaginaire, du symbolique, est encore beaucoup plus décisive.

**Reconsidérer la richesse : "Qu'est-ce qui compte vraiment dans nos vies ?"**

**Et non pas seulement : "Qu'y a-t-il dans les comptes ?"**

Et donc, lorsque nous allons travailler sur ces questions-là, nous allons voir que la façon même de penser, de voir autrement le rapport à la richesse, est un élément déterminant et que la question fondamentale de la richesse n'est plus seulement : "*qu'y a-t-il dans les comptes ?*", mais la question de base, la question centrale que tout être humain doit se poser, qui est : « *qu'est ce qui compte vraiment dans nos vies ?* ». J'ai évoqué tout à l'heure, l'histoire du paradoxe de l'Erika, donc je n'y reviens pas, de même que l'histoire des modalités de la comptabilité nationale qui a été créée après la seconde guerre mondiale parce qu'il s'agissait de valoriser à tout prix la production industrielle et la reconstruction et que des questions telles que la question écologique était complètement invisible dans le champ d'imaginaire de la société de l'époque.

Mais c'est vrai aussi pour des problèmes beaucoup plus contemporains tels que la question de la santé et la question de la prévention, qu'est ce qui fait que, avec ces systèmes comptables, la prévention se retrouve mal traitée ? C'est tout simplement que, dans nos systèmes de comptes, ça produit beaucoup plus de richesses nationales d'avoir une maladie qui, ayant été à son terme, va devoir faire appel à des interventions lourdes et donc les coûts monétaires seront également beaucoup plus lourds alors que si vous avez une prévention qui réussit elle va limiter, voire empêcher, ces flux monétaires ultérieurs. Et donc, c'est ainsi qu'on se retrouve, par exemple dans le système français, alors même qu'on a 180 milliards d'euros de dépenses globales de santé, la prévention comptabilisée c'est seulement 5 milliards, seulement 2,7 % du total et cela a directement à voir avec les effets pervers de nos systèmes comptables et que je dis : "*derrière ces questions-là, il y a du mal de vivre*", et c'est pour cela que la question du mieux-vivre est une question stratégique positive fondamentale.

Je m'appuie sur les chiffres officiels des Nations-Unies, et notamment sur ce que le programme des Nations-Unies pour le développement a eu l'intelligence de faire, il y a 10 ans en 98. Quand il a établi deux colonnes, d'un côté les sommes qui seraient nécessaires de mobiliser pour aller traiter les maux les plus fondamentaux de l'humanité, c'est-à-dire la question de l'eau potable, la question de la faim, la question des soins de base, la question du logement. Et à l'époque, le PNUD avait calculé qu'en mettant 40 milliards de dollars de plus sur la table par rapport à ce qui était déjà en circulation qui était de l'ordre aussi de 40 milliards de dollars, on pouvait aller traiter ces maux fondamentaux et que dans le temps où on prétendait ne pas pouvoir trouver ces 40 milliards de dollars supplémentaires, dans le même temps on était capable d'en trouver -10 fois plus, 400 milliards de dollars, rien que sur la publicité, -10 fois plus sur l'économie des stupéfiants et l'estimation étant évidemment minimale puisqu'on sait bien que c'est en grande partie de l'économie souterraine, -20 fois plus sur l'armement, 800 milliards de dollars à l'époque et les chiffres ont bougé en 10 ans, mais ils ont bougé dans le sens de l'écart. Aujourd'hui, les dépenses de publicités annuelles, c'est plus de 700 milliards de dollars et ne croyez pas que les 700 milliards de dollars sont là pour soutenir les campagnes d'informations, d'organisations humanitaires, du CCFD sur la lutte contre la faim ou de Médecins du Monde, etc... non, les 700 milliards de dollars, ils tournent en rond dans les fameuses sociétés de consommation.

**Des budgets de mal de vivre : stupéfiants, armement, pub**

Pourquoi est-ce que je dis que ces trois grands budgets renvoient, en fait, à des budgets de mal-être et de mal de vivre ?

- Du côté des stupéfiants, c'est une évidence : on ne dépense 400 milliards - plus aujourd'hui : de l'ordre de 600 milliards sur les stupéfiants - que parce qu'il y a du mal-être et, en général, du mal-être du côté des sociétés du Nord, et c'est la demande de toxicomanie du côté des sociétés du Nord, qui favorise la production du côté d'un certain nombre de pays du Sud. Là, on est sur du mal-être en direct.

- Qu'est ce qu'il y a dans les dépenses d'armement ? La partie des dépenses d'armement qui correspond à des dépenses effectives de protection est très faible. Elle est même si faible que les moments où on aurait véritablement besoin de systèmes de défense on n'arrive pas à les trouver véritablement. L'essentiel des systèmes de défense et des 1 200 milliards de dollars qui sont aujourd'hui dépensés annuellement, ils sont, si vous l'analysez en termes émotionnels, sur le terrain de la domination et de la peur. Qu'est-ce que la guerre préventive si ce n'est le fait de dire : j'ai peur de toi ; parce que j'ai peur de toi, je te fais la guerre ? et à partir de ce moment-là vous rentrez dans un cercle vicieux puisque, évidemment, votre comportement que vous, vous considérez comme préventif, a été considéré comme dangereux par l'adversaire et on rentre dans le cycle infernal de la course aux armements. Donc, en fait, avec les 1 200 milliards de dollars, vous gérez aussi du mal-être et de la maltraitance, la maltraitance étant directement fille du mal-être.

- Et si vous prenez maintenant le budget de la publicité, qu'est-ce qui se passe dans la publicité ? Vous êtes comme moi, vous avez rarement vu des publicités avec des gens qui ont l'air malheureux, stressés, dans un environnement de laideur. Et pour cause, parce que les publicitaires qui sont des grands connaisseurs des passions humaines savent fondamentalement qu'un être humain, dès lors que ses éléments de survie biologique sont assurés, c'est un désir dans l'ordre de l'être auquel il aspire et c'est la raison pour laquelle l'aspiration au bonheur, l'aspiration à la beauté, l'aspiration à l'amitié, à la sérénité, est un élément fondamental. Il y a une façon beaucoup plus efficace de mener des campagnes critiques contre la publicité que de faire des campagnes agressives, ça serait de faire de grandes campagnes intitulées « Chiche, la pub » où on se contenterait de recouvrir la petite partie de détournement de la publicité qui est là pour nous faire croire que l'accès au bonheur, à la beauté, à l'amitié, à la sérénité, etc..., passe par un désir de consommation dans l'ordre de l'avoir, parce que c'est là que la publicité est mensongère. Elle n'est pas mensongère dans son message principal

qui est un désir dans l'ordre de l'être ; elle est mensongère quand elle nous fait croire que l'accès à ce désir dans l'ordre de l'être passe par de la consommation dans l'ordre de l'avoir.

### **Trois effets des politiques de mieux-être**

Donc, là aussi, on peut dire que dépenser chaque année, 700 milliards de dollars et encore davantage, pour orienter un désir dans l'ordre de l'être vers l'ordre de l'avoir, ça fait partie de ces budgets du mal-être et du mal de vivre. Si vous preniez à peine 10% de transfert de ce qu'on peut appeler des dépenses passives de mal-être, de maltraitance, et vous les mettez dans des dépenses actives de mieux-être, et vous avez un changement qui est absolument radical de perspective et cela ouvre ce qu'on peut appeler la question des politiques de mieux-être et ces politiques de mieux-être, elles vont avoir trois effets :

- un effet de re-couplage avec la réalité (principe de réalité) ;

- un effet de réintroduction de la question de la justice sociale au cœur de l'économie et au cœur de l'écologie, les deux vont ensemble ;

- et un effet de cohérence pour traiter simultanément la question écologique, la question sociale et la question financière.

Pour ré-atterrir, nous avons besoin de prendre conscience de l'ampleur du découplage entre l'économie financière et l'économie réelle. Je vous ai remis ici ce petit schéma qu'on doit à Bernard Lietaer, un des anciens directeurs de la Banque Centrale de Belgique, dont j'ai évoqué tout à l'heure, les citations. Vous voyez la partie de l'économie réelle (il faut avoir de bons yeux pour la voir, le petit plancher vert, là, c'est les flux quotidiens). (*schéma absent ici*)

Sur les 3 200 milliards de dollars qui s'échangent en moyenne tous les jours sur les marchés financiers, la part correspondante à des biens et des services effectifs donc à de l'économie réelle, c'est le tout petit plancher vert. Comment voulez-vous qu'un tel système soit véritablement soutenable ?

### **Le creusement formidable des inégalités lié à la démesure**

Donc la question de la sortie de la démesure, est aussi bien au cœur de la question écologique que de la question financière et du point de vue de la question sociale, le creusement formidable des inégalités, il est lié à ça. Henry Ford, qui n'est pas spécialement un alternatif, considérait qu'une entreprise était en danger quand le salaire du PDG était plus de 10 fois supérieur au salaire le plus bas dans l'entreprise. JP Morgan, fondateur de la fameuse banque Morgan, était lui beaucoup plus laxiste ; il estimait que le danger commençait dans un rapport de 1 à 20. Vous voyez aujourd'hui, nous sommes dans des rapports absolument démentiels qui peuvent très largement dépasser un rapport de 1 à 1000. c'est-à-dire, on est dans une situation où les revenus eux-mêmes, sont dans une situation d'illégitimité totale. Même avec les critères les plus classiques du travail, du mérite et de l'effort, vous ne pouvez pas justifier des revenus aussi démentiels et qui sont ensuite sources d'attaque de la substance même d'un tissu de valeurs et d'un tissu social.

### **Comparaison PIB-autres indicateurs**

Donc cette nécessité d'une autre approche de la richesse, d'autres indicateurs, elle est directement liée à ça, et je vais vous montrer un autre schéma éclairant, un autre découplage qui est celui de la comparaison entre notre fameux PIB, là en l'occurrence c'est un graphique américain, mais on peut faire la démonstration sur d'autres pays et puis d'autres indicateurs qui commencent à apparaître depuis une dizaine d'années. Là, j'ai pris l'exemple d'un indicateur de santé social que l'on peut comparer avec le PIB et, qui permet de voir le formidable décrochage entre la représentation dominante de la richesse mais dont on a vu tout à l'heure qu'elle allait intégrer quantités de crises, de catastrophes, d'activités dangereuses ou destructrices, et puis des éléments de réalité du point de vue des indicateurs sociaux aussi fondamentaux que la mortalité infantile, des accidents de la route, les différents problèmes qui attaquent la substance, le tissu social d'une société.

Quand on a à l'esprit ce décalage, et on le retrouve ici dans un autre indicateur qu'on appelle l'indicateur de bien-être économique ; (*si cela vous intéresse dans le débat, on pourra aller zoomer sur ces questions : qu'est-ce qu'il y a derrière ces nouveaux indicateurs ou, y compris, derrière cet autre outil très intéressant qu'on appelle le tableau de bord du développement soutenable ?*), on introduit à la fois une autre approche de la richesse du point de vue des systèmes de comptes et des systèmes de nomination de la richesse mais on interroge aussi la question d'une autre approche de l'argent et de la monnaie et là, nous avons ce qu'on appelle l'enjeu des monnaies et des systèmes d'échanges complémentaires et j'ai cité ici quelques grandes expériences :- celles des Etats-Unis avec des systèmes d'échanges à base temps qu'on appelle le time dollar, -au Japon qui sont des systèmes de solidarité, en particulier au bénéfice de personnes âgées, ce qu'on appelle les « *fureai kippu* » qui veut dire ticket de solidarité ou le yamato love (love voulant dire ici local value exchange) qui sont des systèmes qui vont permettre de renforcer de la proximité et de la solidarité là où la logique des monnaies officielles est très souvent , au contraire, en train de creuser des inégalités et d'établir de la distance. Ça c'est la photo du yamato love. (*photo absente ici*)

En France, on a un projet qui est très intéressant dans cette perspective, qui est une monnaie solidaire, une monnaie d'utilité écologique et sociale qu'on appelle le sol, qui est expérimenté dans le cadre d'un programme equal-européen et qui a été lancé d'abord en Bretagne, dans le Nord-Pas de Calais, Ile de France, et qui maintenant s'est développé aussi en Rhône-Alpes et en Alsace. Et pour montrer qu'il y a là des systèmes qui sont en croissance permanente, voilà un petit graphique qui montre à quel point il y a un développement très important des systèmes d'échanges ou de monnaies complémentaires. Là encore, je ne développe pas, faute de temps mais si ça vous intéresse à l'occasion du débat, on pourra zoomer sur ces questions.

### **La question démocratique**

Je voudrais terminer par le lien entre ces enjeux, la question démocratique et le retour sur la question du mieux-être. La question démocratique est liée au fait de la sortie de ce modèle qu'on peut appeler le modèle DCD, c'est-à-dire Dérégulation-Compétition à outrance-Délocalisation, qui a marqué les 35 dernières années. Nous voyons bien qu'elle appelle à un grand retour du politique. En l'espace d'une semaine, le cœur du système financier mondial n'a eu d'autres solutions que de se tourner vers le politique, y compris vers le politique sous la forme abhorrée officiellement la plus caractéristique qui est la forme des nationalisations, au point d'ailleurs que l'une des blagues qui court à Washington, c'est : "*l'URSS s'est reconstituée mais pas à Moscou : à Washington !*".

Et d'ailleurs vous remarquerez que la seule banque qui n'ait pas été nationalisée, en dehors de la faillite de Lehman



Brothers, c'est une banque qui va être rachetée par les Chinois. C'est dire à quel point et avec une rapidité fulgurante nous assistons à l'intérieur du système de l'économie spéculative à une implosion tout à fait comparable à ce qu'a été l'implosion de l'empire soviétique, il y a tout juste 20 ans. Il faut lire et penser la double implosion dans les mêmes catégories parce que là encore, c'est un problème de démesure : du côté de l'empire soviétique, c'était la démesure dans le rapport au pouvoir ; ici, nous avons la démesure du côté du rapport à la passion de richesse. Mais c'est toujours la même démesure qui est présente de la même façon que le productivisme et ses conséquences est au cœur de la démesure qui est à l'origine de la crise écologique, que ce soit du côté climat ou que ce soit du côté biodiversité.

Donc le politique va être de retour. Mais la question : "quelle politique va être de retour ?" est une question cruciale parce que le politique peut faire retour, mais il peut faire retour de manière régressive. Après tout, lors de la dernière grande crise de 29, le politique a fait retour, certes, mais de la façon la plus régressive qui soit : sous la forme de la guerre. Le sens peut faire retour, autre grande victime du fondamentalisme marchand, la quête de sens qui est un élément anthropologique fondamental de toute communauté humaine, mais vous pouvez avoir aussi un retour du sens qui se fasse de façon régressive : les grands totalitarismes hier, qui étaient liés à du sens, ou les grands fondamentalismes aujourd'hui. Donc la forme même du retour du politique ou du sens peut être une forme régressive et, donc, nous avons besoin d'un autre rapport au pouvoir, d'un autre rapport à la richesse, d'un autre rapport au sens de façon à sortir des logiques de captation. C'était Aristote qui disait déjà, à propos de la richesse que, « *la richesse est légitime tant qu'elle est un moyen et notamment du côté de la monnaie, et elle devient dangereuse quand elle devient une fin* » : il appelait ça la chrématistique. D'une certaine façon, nous sommes en train de vivre, sous la forme du capitalisme, une crise chrématistique de la passion de richesse. Mais la passion de pouvoir, elle vous a donné le totalitarisme ; on l'a vu avec l'implosion du système soviétique. La passion de la captation du sens, elle peut vous donner du fondamentalisme et, donc, la question clé c'est effectivement celle de la sortie des logiques de captation, ce que j'ai résumé ici par la formule : « *Le libre-échange, oui, la libre prédation, non* » et je mets à l'appui de ce refus de la libre prédation et la citation fameuse de Marx sur le renard libre dans le poulailler libre, mais aussi celle de Lacordaire, un des théoriciens du christianisme social, qui disait « *entre le riche et le pauvre, c'est la loi qui libère et la liberté qui opprime* ».

### **L'intelligence émotionnelle**

Donc, s'il s'agit de sortir des logiques de captation, il nous faut aussi aller interroger un des éléments les plus fondamentaux et les plus difficiles de notre humanité qui est la question de ce qu'on peut appeler l'intelligence émotionnelle. Parce que ce qui fait difficulté dans l'humanité, c'est que nous ne sommes pas simplement des mammifères rationnels, des êtres de besoin auxquels on aurait rajouté une couche de rationalité. Nous sommes des êtres de désir, c'est à la fois beaucoup plus passionnant mais en même temps beaucoup plus compliqué, parce que l'émergence de la conscience, qui est notamment l'émergence de la conscience de la mort, crée en nous une formidable énergie qui, à la différence du besoin, ne va pas être autoréglée par la satisfaction. Dans l'ordre du besoin, j'ai faim, je mange et il y a un moment où je ne pourrai plus, même si on m'emmène dans le plus grand restaurant de la ville. Tandis que, quand vous êtes dans l'ordre du désir, vous êtes dans un rapport vie-mort, avec une énergie qui tend vers l'illimité. Si c'est avec du désir, au sens propre comme au sens figuré, que l'humanité a déplacé des montagnes, c'est aussi avec du désir, qu'on a fait Auschwitz, qu'on a fait Hiroshima, qu'on a fait le Rwanda, qu'on a fait la St Barthélemy.

Donc la question de la nature du désir et de son orientation, est une question absolument fondamentale. Et dans cette question-là, c'est non seulement l'écologie qui nous sert à nous aider comme repérage pour l'aventure humaine, pour nous rappeler que nous sommes nous-mêmes les enfants d'un écosystème mais c'est aussi, je l'évoquais tout à l'heure, l'écophilosophie, c'est-à-dire une nouvelle sagesse. Moi, j'ai coutume de dire, dans les nouvelles technologies, la seule chose que nous savons, c'est que, dans 10 ans, elles seront obsolètes. Donc, c'est très bien les nouvelles technologies, mais n'oublions pas ce qu'on pourrait appeler les TNTS, c'est-à-dire les toujours neuves technés (parce que technés, c'est le même sens, c'est un vecteur), les Toujours Neuves Technés de Sagesse ou si vous voulez, on peut les appeler aussi, des technologies spirituelles à condition d'entendre que le mot spirituel n'est pas réduit à sa dimension religieuse et vous avez des spiritualités laïques, des spiritualités agnostiques, des spiritualités athées. Si, dans mille ans, il y a encore une humanité, des phrases de Sénèque, des phrases de Socrate, des phrases de Jésus, des phrases de Bouddha continueront à parler à cette humanité parce qu'elles sont sur le registre anthropologique fondamental de la question de l'amour, de la mort et du sens.

### **La question fondamentale de la sagesse comme question politique**

Et donc, la façon dont nous lions la question écologique à la question de la sagesse est aujourd'hui, une question déterminante. Et, au cœur de la sagesse, nous retrouvons la question du mieux-être, la question du bonheur, non pas du bonheur comme un capital à conquérir et qu'on a ensuite peur de perdre mais comme un art de la présence, un art de vivre à la bonne heure. Nous sommes autant à la mauvaise heure si nous nous interdisons le chagrin ou la tristesse à l'occasion de la perte d'un être cher que si nous nous interdisons la joie ou le plaisir quand nous avons l'occasion de l'évoquer. Le cœur d'une politique du mieux-être c'est une qualité de présence : qualité de présence à la nature, qualité de présence à autrui, qualité de présence à nous-mêmes. C'est Gabriel Marcel qui disait « *L'égoïste est celui qui ne s'aime pas assez* ». Et ça, toutes les traditions de sagesse nous disent la même chose. Le rapport dégradé à autrui est directement corrélé au rapport dégradé à soi-même. Et le rapport dégradé et guerrier à la nature est directement corrélé à ce rapport dégradé à l'intérieur de notre propre humanité. Si on rassemble ces questions-là : **les défis écologiques, le défi de l'économie financière, le défi de la question sociale** ; si nous voulons prendre positivement ces grandes mutations que sont **la révolution de l'intelligence, la révolution de l'information et la révolution du vivant** dans laquelle nous sommes en train de rentrer, nous avons besoin de penser la question de la sagesse comme étant une question politique. Comme le dit souvent **Edgar Morin**, on parle d'*homo sapiens sapiens*, on ferait mieux de parler d'*homo sapiens demens* parce que notre génie et notre folie sont à l'évidence fortement imbriqués. Mais, d'une certaine façon, si sapiens sapiens n'est pas une origine on pourrait dire que ça doit être un projet. Et c'est un projet pas simplement personnel et privé, c'est un projet de nature politique, parce que l'humanité qui est en train de vivre ces défis absolument colossaux, elle a la possibilité d'en terminer prématurément avec sa propre aventure, surtout que je ne l'ai pas évoquée dans le cas de cette intervention, mais

tout ceci n'empêche pas que le contexte de ces crises s'opère par ailleurs dans une situation où le nomadisme d'armes de destruction massive et la prolifération continuent de se faire.

Donc, cela n'est pas de faire du catastrophisme de pouvoir dire effectivement que l'humanité pourrait en finir avec sa propre aventure, mais elle peut aussi, comme ça s'est produit à plusieurs reprises dans des moments décisifs de son histoire courte ou de son histoire longue, **utiliser ces défis pour vivre un saut qualitatif dans la voie de sa propre humanisation**. De la même façon, Edgar Morin le rappelle souvent que, dans le processus d'humanisation, vous avez eu quelque chose de très paradoxal puisque, d'une certaine façon, l'humanisation, en termes de rapport de forces, c'était vraiment la mauvaise voie. Voilà un petit mammifère qui courait moins vite, qui ne nageait pas, qui ne volait pas, qui était moins fort, qui était moins gros que les autres et, paradoxalement, c'est cette vulnérabilité qui a été à la source de ce saut qualitatif extraordinaire qui a été l'émergence de la conscience. **Ce qui s'est passé dans l'ordre de l'humanisation est aujourd'hui notre défi, mais non plus dans l'ordre biologique, mais dans l'ordre politique et culturel de l'humanisation.**

#### **Comment grandir en humanité ?**

Et nous ne pouvons grandir en humanité que si nous épousons pleinement la condition humaine. Dans un processus qui était évoqué tout à l'heure, qui est celui de dialogue en humanité, dialogue en humanité, il est né du constat qu'il y avait le sommet de la terre de Johannesburg, il y avait les dialogues pour la terre, initiés par Michael Gorbachev ; et c'était formidable de faire des dialogues pour la terre et des sommets de la terre. Mais, en même temps, on ne parle jamais de la source de tous les problèmes, y compris les problèmes écologiques, qui est cette difficulté qu'a l'humanité à vivre sa propre condition et la fait que le reste soit, en quelque sorte, des dégâts collatéraux. Donc dialogue en humanité c'était de dire : "il faut placer la question humaine comme question centrale pas sous la forme de l'humanisme classique qui dit régulièrement, en fin de réunion, qu'il faut remettre l'homme au centre". Parce qu'après tout aller remettre au centre une espèce qui de la St Barthélemy à Hiroshima, en passant par Auschwitz et Rwanda, ça n'est pas d'une absolue évidence qu'il faille remettre cette espèce au centre du dispositif !.

Donc, à l'évidence, ce qu'il faut remettre au centre, ce n'est pas le pire de l'humanité, c'est le meilleur de l'humanité. Et pour créer les conditions du meilleur de l'humanité, il faut effectivement aller travailler sur les conditions de la maturité émotionnelle de l'humanité. Nous avons cette chance extraordinaire, avec la révolution de l'information et l'économie de la connaissance, que l'humanité soit, de plus en plus, un réseau pensant. Mais si elle n'est pas aussi de plus en plus, un réseau aimant, elle se trouvera dans la même contradiction fameuse de Rabelais sur « *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme.* ».

#### **L'intelligence du cœur au centre d'une écosophie où le désir d'humanité peut permettre le saut qualitatif.**

Donc la question de l'intelligence du cœur, de ce que les spiritualités orientales ont appelé les trois intelligences à vivre et penser simultanément : **l'intelligence du corps, l'intelligence du cœur et l'intelligence de l'esprit** ; cette question-là est au centre d'une écosophie, au centre d'un processus **d'une sobriété qui accepte des limitations dans l'ordre de l'avoir pour mieux se développer dans l'ordre de l'être, dans l'ordre d'un art de vivre à la bonne heure**. Et, à ce moment-là, nous sommes effectivement dans une conjoncture où du désir d'humanité est de nature à permettre ce saut qualitatif et à utiliser positivement ces grands défis auxquels nous sommes confrontés.

## Viveret : La réponse à la crise, c'est la sobriété heureuse

[metrofrance.com](http://metrofrance.com), Patrick Viveret, le 18 janvier 2009

Interview de Patrick Viveret, conseiller référendaire à la Cour des comptes et philosophe.

Patrick Viveret est l'auteur du rapport « Reconsidérer la Richesse » réalisé en 2002 à la demande de Guy Hascoët, secrétaire d'État à l'économie solidaire et publié aux éditions de l'Aube.

Aux Assises nationales du développement durable, Patrick Viveret intervient ce soir à la soirée d'ouverture des Assises nationales du développement durable qui se tiennent jusqu'à mercredi à Lyon. De 20 heures à 22 heures cette soirée débat aura lieu au Transbordeur autour du thème : **Quel héritage laisserons-nous à nos enfants ?**. L'événement est ouvert au public.

Programme sur [www.andd.rhonealpes.fr](http://www.andd.rhonealpes.fr)

**Si on prend trois grands budgets internationaux que sont l'armement, les stupéfiants et la publicité on se rend compte qu'ils représentent plus de trente fois la somme qui serait nécessaire pour traiter les problèmes fondamentaux de l'humanité.**

En cette période de crise économique, sociale et écologique, comment regarder l'avenir avec un sourire ?

**Il faut d'abord identifier le point commun aux différentes facettes de la crise. Ce point commun est la démesure. La démesure dans le productivisme que nous avons imposé à la nature est à l'origine de la crise écologique.** La démesure est au cœur du découplage entre l'économie spéculative et l'économie réelle : avant la crise financière, sur les 3200 milliards de dollars qui s'échangeaient quotidiennement, moins de 3% correspondaient à des biens ou services réels. Enfin, **il y a une démesure dans le creusement des inégalités sociales : 225 personnes détiennent l'équivalent du revenu de deux milliards et demi d'êtres humains.** **La réponse à la démesure, c'est la sobriété, un mode de développement qui est plus tourné vers l'être que vers l'avoir, vers le mieux-être comme réponse au mal-être.**

Qu'entendez-vous par mal-être ?

**Le mal-être et le mal de vivre sont au cœur des problèmes que nous connaissons. Si on prend trois grands budgets internationaux que sont l'armement, les stupéfiants et la publicité on se rend compte qu'ils représentent plus de trente fois la somme qui serait nécessaire pour traiter les problèmes fondamentaux de l'humanité tels que la faim, l'accès à l'eau potable et les soins de base ou le logement.** Regardons de plus près ces budgets. Il est clair que le marché des stupéfiants répond au mal de vivre. Avec les dépenses militaires, pour l'essentiel, on gère de la peur, de la domination, de la maltraitance. C'est aussi du mal-être. La publicité nous parle du bonheur, de l'amour, de la beauté, de la sérénité, qui sont des aspirations fondamentales chez l'être humain. Mais elle nous dit que c'est la croissance dans l'ordre de l'avoir qui va nous permettre d'accéder à ces aspirations. Or, le désir dans l'ordre de l'être ne peut pas être comblé par une simple satisfaction dans l'ordre de l'avoir et de la consommation : après un bref moment de satisfaction, on retrouve de la frustration de la dépendance comparable à une addiction.

Quelle réponse alors à ce que vous qualifiez de démesure et de mal-être ?

**En reliant les deux aspects de l'acceptation des limites face à la démesure et de l'autre côté la question du mieux-être comme réponse au mal-être, on est au cœur de ce que des sages contemporains comme Pierre Rabhi appellent la sobriété heureuse. C'est une démarche qui consiste à se repositionner sur l'essentiel, sur ce qui compte vraiment dans nos vies.** Le cœur d'une réponse positive à la crise c'est se recalculer sur cet essentiel pour mettre en place des politiques et des économies qui se réorientent vers le mieux-être plutôt que vers les plus avoir. Pour cela, d'indicateurs de richesse autres que le PIB qui nous utilisons depuis l'après-guerre. Quels seraient par exemple ces nouveaux indicateurs ?

D'une part, il faut compter autrement, il y a quantité d'éléments qui peuvent être mesurés, qui donnent des informations capitales et qui ne sont pas présents dans les systèmes comptables dominants actuels. **Aujourd'hui on marche sur la tête car les systèmes de comptes intègrent positivement des destructions dans la mesure où celles-ci sont à l'origine de flux monétaires (par l'exemple le garagiste qui répare une voiture après un accident de la route ou la déforestation qui permet de produire plus de céréales, ndlr).** Mais il y a aussi le droit à ne pas tout compter : plus vous allez vers l'essentiel, plus vous allez vers de l'inquantifiable. **Le bonheur, par exemple, est un élément déterminant, mais impossible à quantifier.** Les nouveaux indicateurs de richesse prennent en compte des enjeux écologiques ou sociales majeures permettant de faire des choix de société qui intègrent l'ordre du mieux-être. L'humanité est confrontée à un certain nombre de rendez-vous critiques avec elle-même. Ces rendez-vous peuvent se terminer mal,

mais l'humanité a également la possibilité d'utiliser ces défis pour franchir un saut qualitatif dans sa propre histoire.

Ce défi pour l'humanité est aussi un défi pour chacun de nous...

On a une tension dynamique entre des enjeux de transformation collective mais aussi des enjeux de transformation personnelle. Ce qui se joue pour l'humanité comme corps collectif se joue aussi dans chacune de nos propres vies. Il ne faut pas oublier la transformation structurelle mais si elle n'est pas appuyée sur des changements de posture au niveau des individus, ça ne marchera pas.

## **Patrick Viveret**

*Comment et pourquoi aller vers la sobriété heureuse ?*



Tant qu'on sera dans le registre de l'avoir, tant que l'on parlera en termes de ressources physiques, monétaires, techniques, les dangers qui menacent l'humanité seront bien réels. C'est en questionnant le sens, la responsabilité, la solidarité, l'être et sa place dans l'univers que les solutions apparaissent. C'est la conviction de Patrick Viveret, philosophe et politologue, initiateur d'un «processus de dialogue en humanité» : *arrêtons de penser nos questions contemporaines avec la grille de lecture de l'économie construite sur l'obsession de la compétition. Consacrons l'essentiel de notre notre énergie à inventer les formes de cette citoyenneté planétaire qui donnera à l'aventure humaine la possibilité non seulement d'assurer sa survie biologique, mais plus encore d'accéder à un niveau qualitativement supérieur de l'histoire de la conscience...* Un autre monde est possible ? oui, si l'on invente une autre façon d'être au monde !

Paru dans l'Agenda Plus 213 de Décembre 2009

Pour plus d'informations, cliquez sur :

[Toujours plus, toujours mieux ?  
\(activités\)](#)



# ALLIANCE CIVIQUE POUR L'HUMANITE – LE TEXTE DE PATRICK VIVERET

Le défi du réchauffement climatique révèle la nécessité de nouvelles formes de mobilisation citoyenne, qui pourraient passer par des *"temps sabbatiques"* ou une *"grande pause"*, estime le philosophe Patrick Viveret, ardent défenseur de la *"sobriété heureuse"*.

Le sommet de Copenhague (7 au 18 décembre), qui vise à conclure à un accord mondial pour enrayer l'envolée du thermomètre planétaire en s'engageant sur la limitation des émissions de gaz à effet de serre, engendre un foisonnement d'initiatives.

Cette mobilisation citoyenne dépasse désormais le strict champ d'action des ONG environnementales, et porte sur des réflexions plus vastes, telles que des *"ruptures temporelles"* comme moyen d'action, à l'image de la "Journée mondiale du silence" organisée en mars 2009 pour *"laisser la terre respirer"*.

*"De tous les dérèglements, le dérèglement dans le rapport au temps et à la vitesse est un dérèglement matriciel qui explique toutes les autres démesures"*, explique Patrick Viveret. *"Donc une des façons aussi d'agir sur le climat c'est l'organisation d'une "Grande pause", où on prendrait le temps de s'arrêter"*.

Pour le philosophe, qui a participé à nombre de forums altermondialistes, ce que le mouvement ouvrier a fait dans la lutte contre les cadences infernales peut être fait aujourd'hui au niveau sociétal *"dans la lutte contre les cadences infernales des sociétés de flux tendus"*.

*"Or le climat est un terrain privilégié pour mettre en cause ces sociétés de flux tendus, qui aboutissent à la course folle, à la compétition généralisée"*, explique cet ancien conseiller référendaire à la cour des comptes. Sa réflexion est étroitement liée à celle sur les nouveaux "indicateurs", pour aller au-delà du produit intérieur brut (PIB) et tenir compte aussi du bien être.

Viveret, qui a rédigé au début des années 2000 un rapport intitulé "Reconsidérer la richesse", se félicite que l'idée gagne du terrain : il y a un mois, une commission présidée par le Prix Nobel d'économie américain Joseph Stiglitz a remis au président Nicolas Sarkozy un rapport formulant des recommandations en ce sens.

La montée en flèche, au cours du XXe siècle, des émissions de CO2, conséquence directe d'une consommation croissantes d'énergies fossiles (charbon, gaz, pétrole) est liée *"aux accélérations de toute nature : ralentir est déjà un objectif en soi"*, souligne Viveret, membre du comité de veille écologique de la Fondation Nicolas Hulot.

## ALLIANCE CIVIQUE POUR L'HUMANITE - LE TEXTE DE PATRICK VIVERET

La conjonction de la crise écologique (dont la forme la plus reconnue est celle du dérèglement climatique) et de la crise financière, conséquence de la démesure du capitalisme financier, est grosse de risques de régression et même de guerre. Elle favorise la montée des courants autoritaires et de ce que Wilhelm Reich caractérisa dans les années trente comme une véritable « peste émotionnelle ».

Nous vivons ainsi un moment critique de l'histoire où l'humanité est confrontée à quatre rendez vous cruciaux où se joue son avenir:

- celui de son propre habitat écologique à travers notamment le réchauffement climatique et ses conséquences ;
- celui du risque d'une crise systémique provoquée ou au moins aggravée par la crise financière d'une économie casino vouée à l'alternance de cycles d'exubérance et de dépression irrationnelle des marchés financiers ;
- celui du cocktail explosif que constituent le couple de la misère et de l'humiliation d'une part, du terrorisme et des armes de destruction massive de l'autre ;
- celui de l'alternative entre guerre ou dialogue de civilisations.

L'humanité a besoin de paix, de coopération et d'intelligence collective pour faire face à ces défis. Elle doit organiser l'autodéfense contre tous ceux, quelque soient leurs fonctions et leurs motivations, qui cherchent à imposer la guerre, la compétition généralisée et des régressions inacceptables dans l'ordre de l'intelligence et de la culture.

Nous ne pouvons laisser se développer, sans réagir, ces logiques meurtrières. Nous devons donner vie concrètement à la déclaration universelle des droits humains et construire ensemble cette citoyenneté mondiale qui doit permettre à l'humanité de s'affirmer en sujet positif de sa propre histoire. Nous devons réorienter en profondeur nos modes de vie, de production de consommation afin de cesser de mettre en danger les écosystèmes qui nous font vivre. Nous devons organiser partout des écoles de paix et construire une objection de conscience mondiale face aux logiques de guerre économiques, militaires ou religieuses dans lesquelles on voudrait nous enrôler.

Comme le soulignait Antonio Gramsci "le vieux tarde à disparaître, le neuf tarde à naître et dans ce clair obscur des monstres peuvent apparaître". Comment accompagner la fin d'un monde sans qu'il s'agisse de la fin du monde ? Comment faire émerger le neuf tout en se protégeant des «monstres» à commencer par les nôtres ?

Un autre monde est possible certes mais cette potentialité créatrice ne peut devenir réalité que si nous savons repérer et faire grandir cette autre manière d'être au monde qui est déjà là.

Au cœur de la difficulté de la condition humaine il y a sans doute le fait que nous sommes des «prématurés doués de conscience » : le compromis trouvé par l'évolution pour nous faire naître avec notre grosse tête (résultat du développement phénoménal et très rapide de notre neocortex) est un accouchement avant terme. La prénaturation physique évidente par rapport à d'autres espèces animales (il nous faut plusieurs années pour conquérir une autonomie acquise en quelques heures par le règne animal) se double d'une prématuration psychique qui fait de nous des êtres profondément vulnérables. Or c'est sur ce terreau de vulnérabilité qu'émerge une conscience qui nous place d'entrée de jeu devant le vertige de la séparation sous la double forme de la séparation de soi avec autrui et avec le monde et de la conscience de la mort. Vertige au cœur de la peur qui nous conduit à considérer autrui comme un rival menaçant, la nature comme un univers à dominer et la mort comme une épée de Damoclès que nous cherchons à exorciser ou à nier. C'est pourquoi l'idéalisme qui voudrait nous faire croire que la vie humaine est simple ou qu'elle pourrait le devenir si l'on faisait sauter tel ou tel verrou (cf la fausse radicalité) nous conduit dans de multiples impasses. Nous avons besoin d'un double réalisme écologique et anthropologique qui nous permette d'assumer pleinement notre condition d'êtres tout à la fois fragiles, conscients et reliés et de tracer un chemin d'humanité qui fasse sens.

Sur ce chemin l'une des questions les plus difficiles est celle de la construction d'une maturité émotionnelle à la hauteur de la formidable capacité de notre intelligence. Et ce qui est vrai à l'échelle individuelle l'est plus encore à l'échelle collective. L'humanité a déjà éprouvé à plusieurs reprises dans son histoire les conséquences tragiques du découplage d'une science sans conscience: ce qui a conduit à la raison instrumentale et instrumentée de la « solution finale » en constitue une illustration monstrueuse. Il nous faut donc faire émerger une intelligence émotionnelle collective. L'entrée dans l'ère informationnelle permet à l'humanité d'être un formidable « réseau pensant ». Mais ce réseau pensant s'il ne veut pas courir à sa ruine doit être aussi un « réseau aimant ». C'est tout l'enjeu des rares approches qui à l'instar de Charles Fourier et de Wilhelm Reich ont travaillé sur l'enjeu passionnel au cœur des stratégies collectives. Comment éviter « la peste émotionnelle » et utiliser positivement la formidable énergie du désir ? Cette question suppose une tension dynamique et complémentaire entre transformation personnelle et transformation structurelle et sociale, entre la question du monde et la question de « son monde ».

C'est pourquoi nous vous proposons, vous qui voulez œuvrer pour un autre monde possible, de préparer ensemble les prochains rendez vous de « Dialogues en Humanité » (Lyon - juillet 2008) et du Forum social Mondial (Belem - janvier 2009), de faire converger nos projets en vue de construire une « alliance civique pour l'humanité » susceptible de mettre en œuvre sept principes fondamentaux que nous proposons de mettre en débat :

- 1) Articuler principe d'espérance et de responsabilité : la lucidité sur les risques suppose aussi une imagination créatrice pour les surmonter. Sans vision positive de l'avenir c'est la peur et l'impuissance qui s'installent ; même au cœur du pire de l'inhumanité, pendant la Shoah ou au Goulag des femmes et des hommes comme Etty Hillesum, Primo Levi, Alexandre Soljenitsyne ont témoigné d'un avenir possible pour la collectivité humaine. Même au pire de la violence et de l'injustice des Gandhi, des Luther King, des Lanza Del Vasto ont montré la voie d'une conflictualité non violente au service de la justice et de la solidarité. Ce que des êtres ont pu faire souvent seuls et en situation tragique nous avons encore la chance de le promouvoir collectivement sans attendre le pire.
- 2) Placer la construction de la joie de vivre au cœur des projets alternatifs non seulement pour résister au mal être et à la maltraitance du capitalisme et du productivisme mais aussi pour échapper aux dérives sectaires et non démocratiques de ce que l'on pourrait appeler le « militantisme sacrificiel ».
- 3) Changer notre rapport à la richesse (et à l'argent), au pouvoir, au savoir mais aussi à la vie elle-même : l'art de vivre « à la bonne heure » ; opposer la puissance créatrice et la capacité d'émerveillement (et d'indignation !) à la puissance dominante et au cynisme désabusé. C'est aussi la condition pour faire progresser conjointement science et conscience.
- 4) Promouvoir « la haute qualité démocratique » (à l'instar de la « haute qualité environnementale » : construire le conflit comme alternative à la violence, le désaccord fécond comme outil de progression de la discussion dans un débat; la démocratie étant notamment l'art de transformer des ennemis en partenaires-adversaires; la pratique des arts martiaux et du « judo de masse » (cf. Alinsky) est une école très riche de cette conflictualité non violente. Il nous faut faire entrer les utopies transformatrices dans l'espace démocratique pour mieux le régénérer.
- 5) Repérer les potentialités créatrices : il ne suffit pas d'affirmer qu'un autre monde est possible; en fait une autre manière d'être au monde est déjà là et il nous faut apprendre à voir pour donner à voir et à mettre en réseau toutes les initiatives de ce que l'on appelle souvent l'émergence des « créatifs culturels »; cela permet d'articuler à l'instar de l'expérience du mouvement ouvrier mutualiste et coopératif au 19ème siècle trois postures complémentaires et non contradictoires: la lutte, la proposition transformatrice (donnant lieu à bataille juridique par exemple) et l'expérimentation sociale (tout ce qui est immédiatement réalisable est entrepris).
- 6) Principe d'apprentissage mutuel et de cohérence : toute expérience humaine, fut elle un échec, est un élément susceptible d'apprentissage mutuel : le chemin parcouru a autant d'importance que le but visé, la forme mérite autant d'attention que le fond. Il nous faut vivre réellement nos valeurs affichées en se souvenant du sens fort du mot valeur : la force de vie !
- 7) Articuler transformation personnelle, sociale et structurelle : il existe une tension dynamique du personnel et du mondial et pas seulement du local et du global. Le plus difficile n'est pas la production économique mais l'organisation d'un vivre ensemble qui fasse sens et réponde à la demande fondamentale

de tout être humain: le désir de trouver sa place dans une histoire qui fasse sens. Là où les économistes croyaient que la question préalable à résoudre était celle de la production abondante face à la pénurie nous voyons bien aujourd'hui que l'abondance est porteuse de dépression et d'organisation artificielle de la rareté par le refus de partage des richesses si les communautés humaines sont sans repères sur leurs projets de vie.

Dans cette perspective les membres, individuels ou collectifs de cette alliance pourraient prendre trois engagements mutuels à l'instar de ce qui a été initié par le réseau "banyan"\* au forum social mondial de Porto Alegre en 2006:

1. Manifester notre droit à l'objection de conscience contre les logiques de guerre et développer des formes de non violence active contre toutes les formes d'oppression;
2. Travailler à rendre effective la déclaration universelle des droits humains (et les pactes internationaux qui s'y réfèrent) en nous considérant dorés et déjà comme citoyens de cette planète et en appliquant l'ensemble des droits et devoirs qui sont liés à cet état même si ces droits ne sont pas respectés par certains régimes politiques.
3. Participer à la mise en œuvre de tout projet susceptible d'organiser des modes de vie, de production et de consommation respectueux des écosystèmes et permettant aux générations à venir de vivre dans de bonnes conditions leur propre droit à la vie et pas seulement à la survie. Cela passe pour notre propre compte par le choix d'un art de vivre orienté vers une « sobriété heureuse » et non vers un mode de croissance insoutenable pour l'avenir des écosystèmes.

Sur la base de ces principes, de ces engagements mutuels et de ces rendez vous à préparer nous vous proposons de nous rencontrer afin d'inventer les formes d'action, d'organisation et de délibération les plus appropriées à la mise en oeuvre d'un tel projet.

\*Banyan = Arbre banyan, également appelé 'ficus multipliant' parce qu'il prend racine depuis les branches... Un arbre qui devient une forêt.. Où chacun n'est pas seulement une branche mais aussi un tronc.

## Patrick Viveret

### « Sortir de la démesure et accepter nos limites »



Philosophe et économiste, Patrick Viveret appelle à un grand coup de frein dans nos sociétés de flux tendus. Après avoir repensé la richesse, l'ancien conseiller à la Cour des comptes juge insoutenable les formes actuelles de croissance. Voici à quoi ressemblerait sa « sobriété heureuse ».

Neuf ans avant le rapport Stiglitz sur les nouveaux instruments de mesure de la richesse des nations, Patrick Viveret proposait déjà de « reconsidérer la richesse ». La croyance en un progrès indexé sur la croissance du Produit intérieur brut est en effet, selon l'économiste et philosophe, responsable (...)

[http://www.terra-economica.info/spip.php?page=tunnel\\_achat&id\\_art\\_abo=7296](http://www.terra-economica.info/spip.php?page=tunnel_achat&id_art_abo=7296)

# Blog de De Giovanni

23 décembre 2009

---

## Chemins de traverse (3)

Qu'est ce qui est nécessaire pour l'honnête homme du 21ème siècle en France ? Telle est la question qui est directement posée par ce qui a suivi l'annonce de la suppression des cours d'histoire et géographie en terminale S.

Evidemment, on peut toujours polémiquer comme cela a été fait sur la pertinence de tel ou tel enseignement, sa qualité, etc... Mais je pense que ce n'est pas le bon angle d'attaque du problème. En fait, je pense que la bonne question c'est déjà de comprendre en quoi c'est une question difficile. Il n'y a pas besoin d'argumenter pendant des heures pour comprendre qu'entre l'école de 1890, de 1950 et de 2010, pas mal de choses ont changé. Pour chacun d'entre nous, le monde est devenu plus complexe du fait de l'évolution des techniques, de la révolution industrielle puis informationnelle et de leur impact dans nos vies personnelles et professionnelles. Etant aussi devenus plus exigeants quant à notre confort de vie sur Terre, nous demandons aussi à vivre dans une société plus à même de nous protéger des dangers qui nous menacent, quels qu'ils soient. Là aussi cela tire le cahier des charges vers plus de capacité à appréhender la complexité.

Le corrolaire c'est l'allongement de la durée de formation et la nécessité de fournir aux futurs citoyens un socle de connaissances et de méthodes assez large et dont la cohérence soit suffisamment explicite pour leur permettre ensuite d'évoluer tout au long de leur vie, d'appréhender les problèmes auxquels ils seront confrontés et de pouvoir compléter leur formation.

## Mais alors si c'est si simple, pourquoi est-ce si compliqué ?

*A suivre...*

19 juillet 2009

---

## Les riches c'est les autres...

Il y a quelques jours, je suis tombé sur un [post intéressant](#) sur le blog [Secret Défense](#) qui donne les salaires typiques des militaires professionnels de l'armée française. Il est un peu compliqué de savoir ce que ça recouvre exactement mais il s'agit semble t'il de la moyenne des salaires nets augmentés de primes.

Ce qui est non moins intéressant, c'est la [série de commentaires](#), impressionnante par sa longueur, qui a accompagné ce post. Le commentaire d'un "MCF en colère" et les réactions qu'il a suscité illustrent une fois de plus combien l'adage populaire *Les riches, c'est les autres* est ancré dans nos inconscients.

Certes mais le problème de l'adage en question c'est qu'il se heurte à une "contrainte de réalité": on ne peut disposer que de la richesse que nous produisons collectivement. Laquelle étant ce qu'elle est, ça ne fait pas 4000 euros mensuels par personne...

Alors pourquoi tant de frustrations ? Un article dont je n'arrive pas à retrouver la référence montrait que dans les classes moyennes et supérieures que la frustration relative au revenu avait tendance à augmenter avec le niveau de vie. Un peu comme si chacun regardait toujours au dessus avec envie sans avoir une conscience claire de là où il se trouve.



Mais quand même: pourquoi cette tendance ? S'agit t'il d'un manque d'information sur les conditions de vie des "autres" citoyens ? de l'[expression de la frustration des classes moyennes](#) (thèse de Louis Chauvel) ? Où est-ce quelque chose de plus profond comme un sorte de névrose collective qui entrainerait une fuite collective dans la frustration individuelle et l'envie... Ou plus grave encore, une incapacité de l'homme à combattre ses frustrations par la raison ?

Sans doute un peu tout cela, avec des dosages qui dépendent des trajectoires et personnalités de chacun...

**16 juillet 2009**

---

### **Sermon sur la sobriété heureuse**

*Comme d'hab, les opinions exprimées dans cette rubrique ne sont pas les miennes. Les habitués de ce blog auront reconnu l'auteur de la présente contribution. Ceux qui ont regardé la [vidéo de P. Viveret](#) reconnaîtront certains des thèmes abordés lors de la conférence.*

Heureux lecteurs de mon ami P., laissez-moi vous livrer quelques réflexions sur la *sobriété heureuse*, concept cher au créateur de ce blog et à quelques autres grands de ce monde. Notons au passage cette idée se trouve déjà dans le blog de Diogène lorsqu'il narre sa rencontre avec Alexandre le Grand... Comme quoi il est difficile de faire neuf tous les jours. Mais comme P. a porté la question au sein d'une réunion du Modem, on peut s'attendre à ce qu'elle révolutionne notre vision du monde d'ici quelques siècles... Histoire de patience, en somme. **Note:** *c'est me prêter de bien grands pouvoirs...*

Donc, de quoi s'agit-il : essentiellement d'être heureux en étant sobre, de manger pour vivre et non vivre pour manger, et d'ailleurs le propriétaire de ce blog s'engage à donner 10 centimes par parabole bien troussée sur le sujet. **Note:** *les promesses n'engagent que ceux qui y croient...*

D'ailleurs, à y regarder de plus près, ce concept me paraît d'une grande pertinence, pertinence qui m'avait échappé de prime abord, et je me vais vous le montrer. On peut en effet sans risque de se tromper affirmer que la plus grande partie de la population est d'ores et déjà sobre : point d'eau courante, d'électricité ou autre luxe qui nous détourne de notre véritable état de nature, état dans lequel, comme chacun le sait, l'homme est bon et ne saurait donc se retourner contre son créateur, pardon, contre la Nature, sa mère nourricière, en portant atteinte à l'Environnement. Il ne reste donc plus qu'à apprendre à ces masses laborieuses, exemples vivants de nos futures sociétés écologiquement correctes, qu'elles sont bel et bien *heureuses*.

Avouez que la perspective est alléchante : il suffit d'appeler "développement durable" ce que nos irresponsables aînés gauchisants appelaient "sous-développement" et le tour est joué. Notons au passage que ce n'est qu'une toute petite distorsion de la réalité : rien n'est aussi durable que la pauvreté. Un péché véniel, en somme, que nous rachèterons en votant écologie aux prochaines élections.

Evidemment, le point délicat consiste à faire prendre conscience à ces brebis égarées de l'étendue de leur bonheur ; la faim rend leur esprit imperméable aux idées nouvelles, les charmes de la "sobriété heureuse" leur sont encore étrangers. Mais, après tout, nous leur avons envoyé les jésuites pour les initier au mystère de la sainte trinité, puis les commissaires du peuple pour les convaincre

que le marxisme est l'horizon indépassable de la pensée. Un mien parent ayant subi les enseignements des bons pères de la compagnie de Jésus puis des commissaires du peuple (dans cet ordre), je peux vous garantir que leurs méthodes pédagogiques sont d'une efficacité redoutable, et supérieures en tous cas à celles usitées dans nos bonnes écoles laïques et républicaines. Quelques cohortes de *commissaires à la Nature*, composées de jeunes gens soigneusement choisis parmi notre intelligentsia, devraient faire l'affaire. Et, tels saint Dominique, ils iront prêcher la bonne parole...

Pour finir, et en attendant l'apocalypse (voir sur ce blog), j'offre une bière au premier qui trouvera d'où est extraite cette sentence : *nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui. Et j'invite mon ami P. à lui consacrer un post...*

**Note:** si ça m'inspire peut être un jour... mais je ne suis pas fan de bière. Par contre je préfère le chocolat. Car comme dit la sagesse populaire: Aimez le chocolat à fond, sans complexe ni fausse honte, car rappelez-vous: "*sans un grain de folie, il n'est point d'homme raisonnable*".

**12 juillet 2009**

---

### **Chemins de traverse (2)**

*"Homo est sapiens-demens. Il n'est pas seulement raisonnant, raisonnable, calculateur, il est aussi porté à la démesure et au délire."* (Edgar Morin, "La Méthode", Livre VI, "Ethique")

Si nous n'échappons pas à notre nature, alors la véritable question est de savoir comment l'utiliser pour affronter les défis qui se posent à nous.

La question peut sembler perdue d'avance tellement les comportements sont longs à faire évoluer et le temps qui nous reste compté (voir *C'est maintenant* par J.-M. Jancovici et Alain Grandjean).

Cependant, des éléments de réponse existent.

Aux Etats-Unis, des programmes de recherche ont été lancés afin de mieux comprendre les mécanismes psychologiques à l'oeuvre dans la prise de décision par rapport à des risques de moyen et long terme. En effet, si la nature nous a doté d'un instinct de survie permettant de réagir face à des dangers immédiats, elle semble nous avoir moins bien armés pour anticiper sur les dangers futurs bien qu'une partie du génie humain réside dans la conscience aigüe de ses propres faiblesses (de là sort notre attirance pour la technologie qui démultiplie nos possibilités et nous permet de contrebalancer nos limitations naturelles).

Ces études montrent que la difficulté par rapport à la crise climatique, environnementale et énergétique, vient du fait que nous n'en percevons pas les dangers de manière aigüe. Bien sur, lorsqu'un évènement comme Kathrina, la canicule de 2003 ou encore le pic de prix du pétrole de 2008 survient, ces questions sortent du bruit de fond médiatique mais cette prise de conscience temporaire peine à se transformer en changement de comportement durable et à grande échelle. En clair, le danger reste la plupart du temps sous notre radar cognitif... Comme le dit Jon Gertner, "*If you don't think or feel there's a risk, why change your behavior?*"

Le risque existe même qu'un martellement de messages catastrophistes produise l'effet inverse de ce qui est recherché: un déni de réalité. Evidemment, cela ne veut pas dire qu'il faille cesser toute

démarche visant à diffuser l'état de nos connaissances sur les problèmes à venir. Mais cela ne suffira pas, spécialement dans l'optique de construction d'un projet politique.

Cela étant, si l'Homme est gouverné par ses apétits et désirs et par son caractère social, une piste pourrait être de susciter le désir de sobriété. En étant provocateur, je dirais qu'il faut rendre la sobriété heureuse désirable, hype, tendance, fun etc.

Une piste prometteuse serait de mettre en balance la perspective d'une société de compétition exacerbée et de course après le "toujours plus" avec une société de solidarité et de convivialité où nous utiliserions notre temps à développer les liens sociaux plutôt qu'à courir après ce que les publicitaires essaient de nous fourguer à longueur de journée.

Comme [le dit Patrick Viveret](#): "*notre projet pourrait être, doit être tout à la fois personnel et, au sens le plus noble du mot, politique. Non pas un projet triste et ascétique, comme on se représente trop souvent tout ce qui touche à la sagesse, mais un projet qui nous fait vivre intensément l'aventure d'être conscients dans l'univers, les autres, loin d'être des rivaux menaçants, étant alors des compagnons d'un voyage aussi fascinant que mystérieux.*"

Cette perspective forte m'apparaît susceptible d'incarner une alternative crédible et séduisante face au projet néo-conservateur Sarkoziste d'abdication devant l'ordre marchand et de fuite en avant. Au "toujours plus" nous pouvons opposer le "mieux vivre". Aux sirènes de l'avoir nous pouvons opposer la sagesse de l'être. Nous avons la chance de vivre dans une société aisée - même si tout le monde n'a pas encore un niveau de vie satisfaisant - où la redistribution peut encore avoir un impact fort. Nous avons aussi la "chance" historique d'être à une époque où la finitude des ressources naturelles est l'occasion d'une remise en cause de notre approche du Progrès.

Nous pouvons donc utiliser à la fois les progrès en matière d'intelligence collective, d'éducation et de technologie pour orienter l'énergie et le dynamisme de nos sociétés vers le *mieux être* plutôt que dans une course névrotique vers l'avoir. Mais cela ne sera possible que si chacun y trouve son compte, ce qui rend impératif une justice sociale plus forte et plus transparente. C'est autour de ce compromis entre acceptation des limites et renforcement de la justice sociale qu'une société de sobriété heureuse peut émerger et remporter l'adhésion.

Mais pour cela, encore faut-il le décliner en un programme politique clair ce qui suppose d'identifier des axes d'action prioritaires et des pistes d'action claires.

*A suivre...*

**Pour en savoir plus:** deux articles que j'ai trouvé très intéressants autour du même thème (notre fonctionnement cognitif face aux défis environnementaux): un [vraiment court](#) et l'autre [nettement plus long](#) et riche.

**08 juillet 2009**

### **Chemins de traverses (1)**

En ce début d'été 2009, je lis un nombre croissant d'articles, de points de vue, qui suggèrent une prise de conscience qu'une alternative politique progressiste ne pourra se construire qu'autour d'une vision articulant écologie et justice sociale.

Peut être le signe que quelque chose commence à changer sur le front des idées...

Mais ce n'est qu'un début. Comme le souligne Patrick Viveret dans son [article récent](#) dans Le Monde, ce nouveau paradigme progressiste ne se réduira ni à l'écologie politique ni à la sociale démocratie ou même à n'importe quel projet politique d'inspiration sociale.

En clair, ni le vert teinté de rose ni le rose teinté de vert ne suffiront pour constituer une alternative crédible au bleu vif. Mais pour transcender ces deux approches que sont l'écologie politique et la social démocratie, il importe d'aller plus loin. Comme le dit Patrick Viveret, "*il faut faire un pas supplémentaire dans l'analyse et comprendre ce qui lie profondément cette démesure au mal de vivre de nos sociétés.*"

C'est un thème sans doute maintes fois rabaché... Qu'il s'agisse d'une pulsion ancestrale qui nous pousse à aller vers le nomadisme (thèse de Jacques Attali) ou d'une fuite en avant pour éviter l'angoisse de mort (thèse de Maris et Dostaler dans [Capitalisme et pulsion de mort](#)), le moteur de nos sociétés réside très probablement dans des névroses individuelles universelles, enracinées dans la nature humaine depuis des siècles.

La fuite en avant vers le toujours plus constitue sans doute une compensation à nos angoisses, ce que Viveret appelle *une forme compensatrice pour des sociétés malades de vitesse, de stress, de compétition*, ce qui revient à reconnaître que nous vivons dans une *société de consolation* et que nous en sommes profondément accro. Comme je l'avais [déjà écrit](#), nous avons tous en nous quelque chose du héros de [Fight Club](#), ce narrateur qui peu à peu se dissout dans ce qu'il consomme pour fuir la vacuité de son existence...



Et si tel est le cas, la perspective d'une société de la sobriété heureuse n'est pas prête d'enthousiasmer les foules, comme dirait mon ami Sami, qui voit mal l'Homme renoncer à ses apétits même si nous savons plus ou moins qu'ils nous mèneront à notre perte. D'ailleurs on commence même à lire des [tribunes](#) de "vieux ronchons" qui se rebiffent contre la culpabilisation générée par la prise de conscience écologique! Ce n'est pas mon ami Sami qui me contredira sur ce point (-: ...





C'est peut être pour cela que ceux et celles qui s'engagent sur les chemins de la décroissance, de la sobriété volontaire et plus généralement de toutes les utopies orthogonales au "toujours plus", restent des voyageurs isolés qui ont pris des chemins de traverse là où nous préférons dans notre immense majorité marcher en groupe le long de larges routes bien familières.

Face à cela, le défi n'est donc pas tant de savoir dans quelle direction aller que comment y aller ensemble...

*A suivre...*



**20 juin 2009**

### **La sobriété heureuse est un enjeu politique.**

Peu de gens connaissent [Patrick Viveret](#). C'est pourtant un des penseurs les plus intéressants à gauche depuis trois décénies. Non pas sur le modèle de l'intellectuel mondain en chemise bouffante immaculée comme on n'en a connu, mais plutôt quelqu'un qui aura essayé d'apporter des angles de vues nouveaux au débat politique de manière discrète mais pertinente. C'est aussi l'un des concepteurs du RMI et c'est également l'auteur d'un rapport sur de nouvelles manières de compter la richesse (*Reconsidérer la Richesse*) commandité par le gouvernement Jospin et qui, avec la crise financière et environnementale montre aujourd'hui son caractère précurseur.

Mais bon, l' but de ce post, c'était plutôt de signaler son [article récent](#) dans Le Monde qui s'intitule: *Vive la sobriété heureuse*. Par une étrange coïncidence, ce texte est paru peu après que j'ai évoqué le concept de sobriété heureuse [dans ce blog](#), que j'ai traumatisé - une fois de plus - le camarade Sami avec cette nouvelle idée...

Il n'empêche... je crois qu'il y a quelque chose de plus sérieux là dedans que quelques discussions avec vue sur le Golfe de Saint Tropez ou dans une confortable brasserie du centre ville de Lyon. Comme le souligne Patrick Viveret, "*l'acceptation d'un certain nombre d'éléments de simplicité volontaire et la question fondamentale du mieux-être, n'est pas simplement une question de caractère personnel et privé, mais c'est une question éminemment politique*".

Pourquoi ? Comment ? C'est ce que je développerai dans de prochains posts... *Stay tuned...*

## Les sociétés aussi tombent amoureuses, puis dépriment...

« Être humain, c'est un métier, au sens étymologique, c'est-à-dire un ministère mystérieux. » « Dans cet état intermédiaire, qui s'appelle l'humanité, il y a quand même deux choses intéressantes : c'est l'humour et l'amour. » « La tâche aveugle du libéralisme comme du socialisme, c'est de ne s'occuper que des besoins et de les confondre avec le désir. » « Le désir est par nature illimité ; branché sur l'avoir, c'est donc une force destructrice catastrophique ; par contre, branché sur l'être on peut l'appliquer à l'infini, au bénéfice de tous. » « Comme Alberoni, il nous faut penser les grands mouvements sociaux comme des mouvements amoureux et toute relation amoureuse comme un mouvement social à deux. » Ces phrases sont toutes de Patrick Viveret. Philosophe et politologue, longtemps proche de Michel Rocard, conseiller à la Cour des comptes, directeur du Centre international Pierre Mendès France, participant actif du premier Forum social mondial, à Porto Alegre, en 2001, ancien rédacteur en chef de la revue "Transversales - Sciences et Culture", initiateur d'un « processus de dialogue en humanité », Patrick Viveret fait partie des penseurs les plus libres de la mouvance altermondialiste. Sa dernière publication : "Pourquoi ça ne va plus mal", éd. Fayard. Fondateur du Projet SOL, un système de monnaie libre, en expérimentation dans plusieurs régions de France, il aime faire la distinction entre « coopérateurs ludiques » et « guerriers puritains ». Nous reproduisons ici des extraits de son intervention aux Entretiens de Millançay d'octobre 2006, organisés par Philippe Desbrosses, sur le thème, cette année-là : comment décoloniser nos consciences ?

**Nouvelles Clés :** La question au programme semble simple. Elle est complexe dès qu'on se penche dessus : peut-on décoloniser nos consciences ?

**Patrick Viveret :** Je pense qu'il faut d'abord faire un arrêt sur image sur le mot conscience. Parce que ce n'est pas de la tarte, l'émergence de la conscience au fil des trois règnes, minéral, végétal, animal ! Imaginez que vous preniez l'une des magnifiques citrouilles qui se trouvent devant nous et que par un coup de baguette magique, vous la dotiez de conscience. Le plus probable, c'est qu'ausstôt elle se demanderait : « D'où viens-je ? », « Où vais-je ? », « Y a-t-il d'autres citrouilles dans l'univers ? », « Suis-je la plus belle ? », « Quel rapport avec les concombres ? »... C'est à dire que d'entrée de jeu, la question égologique se substituerait à la question écologique, parce qu'elle est encore plus complexe. Elle n'est pas simplement dans son univers naturel. La conscience fait émerger une singularité radicale. Et comme en plus, la conscience, c'est la conscience de notre propre mort, vous passez directement de la question « comment survivre ? », question d'adaptation darwinienne, à la question « Pourquoi vivre quand on sait qu'on va mourir ? » Eh oui ! C'est pourquoi je plaide les circonstances atténuantes pour l'espèce humaine.

**N.C. :** Expliquez-nous cela !

**P.V. :** C'est qu'il ne faudrait pas que nous opposions à la posture sadique des logiques destructrices (qu'on connaît bien, qu'elles soient écologiques, sanitaires, sociales, etc.), une espèce de posture masochiste qui consisterait à nous mettre tout sur le dos. J'aurais tendance à dire : « Les humains sont responsables, oui, mais pas coupables. » Que ce soit Dieu ou que ce soit la nature, nous ne nous sommes pas créés nous-mêmes et donc on part malgré tout d'une difficulté intrinsèque, qui est de doter un règne, surtout celui qui a déjà acquis le mouvement, le règne animal, d'une capacité de conscience. C'est-à-dire l'ouvrir à la singularité de la question vertigineuse : « Qu'est-ce que je fais là ? » Et la question de sa propre singularité dans son rapport aux autres. Si on ajoute à ça le fait que nous sommes tous des prématurés, nés à mi-terme, on se retrouve avec des circonstances bigrement atténuantes ! Je suis souvent étonné qu'on ne prenne pas davantage de temps pour réfléchir à cette évidence : le compromis qu'a trouvé l'évolution pour nous faire naître avec notre grosse tête et notre gros cerveau, sans que le bassin des femmes soit démesurément élargi, ça a été de nous faire naître prématurés. Sur le plan physique c'est une évidence : n'importe quel autre animal acquiert son autonomie en quelques heures ; alors que nous, il nous faut pas loin de deux ans. Mais on est aussi des prématurés psychiques. Nous nous trouvons donc dans un état de vulnérabilité, donc de peur, ou dans sa projection inverse qui est qui notre désir de toute puissance, qu'on voit bien chez le petit enfant. Tout cela ne se dépasse pas facilement ! Un prématuré physique et psychique, que vous dotiez d'une conscience de la mort et de l'illimité possible... Oui, franchement, nous avons des circonstances atténuantes !

**N.C. :** Traduit en termes simples et quotidiens, ça donne quoi ?

**P.V. :** Le jour où apparaîtra une espèce supérieure à l'espèce humaine, qui sera plus mature que nous, ce serait sympa que l'on puisse au moins lui transmettre quelque chose de notre... comment l'appeler ? de notre « état intermédiaire ». Dans cet état intermédiaire, qui s'appelle l'humanité, il y a quand même deux choses intéressantes : c'est l'humour et l'amour. Ça n'est ni minéral, ni végétal, à peine un tout petit peu animal et c'est surtout plutôt humain. Bref, s'il y a des stratégies positives du côté de la « décolonisation de la conscience », je dirais qu'ayant d'abord pris en compte la nécessité d'un réalisme anthropologique (ce que j'appelle nos « circonstances atténuantes »), on peut

commencer à regarder d'un autre œil ce qui est en même temps le côté passionnant et le côté difficile du « métier d'être humain », du ministère d'humanité.

**N.C. :** Vous voyez ça comme un métier ?

**P.V. :** Vous savez que le mot métier est un mot formidable, formé à partir de deux mots latins : le ministère, le service, d'une part, et le mystère, d'autre part. Le métier est d'abord un « ministère mystérieux » ! Ça n'a rien à voir avec le job, le travail, etc. C'est d'ailleurs le même sens que le mot profession, dont la racine est aussi celle de prophétie : on professe ce qui nous habite, c'est le même mot que vocation. Le premier des métiers, le premier des ministères mystérieux, c'est le métier d'être humain. Accomplir ce ministère dans l'univers - c'est à dire pour l'essentiel, transformer du soleil en conscience, parce qu'en gros, c'est ça -, notre ministère se pose à la fois en conscience et en confiance, parce que la conscience débouche en même temps sur un changement de nature des enjeux de sensation. C'est l'accession à l'émotion et à la passion. Le règne animal connaît la sensation. Mais avec l'humain, on entre dans une situation où « je » me sens conscient, « je » sens une radicale singularité, « je » me pose la question vertigineuse du pourquoi. Et en même temps, ça déclenche en moi, puisque je sais que je suis mortel, un phénomène qu'on appelle la lutte contre la mort, qui est l'autre nom du désir. Donc, en même temps que la conscience, naît la question du désir. Et la question du désir, c'est quelque chose de beaucoup plus passionnant, mais aussi de beaucoup plus compliqué (pardon, mais après votre invitation à rendre les choses plus simples, je suis en train d'aggraver mon cas ! (rire) Mais vous allez voir qu'ensuite, ça se simplifie.

Nous ne sommes pas simplement des mammifères rationnels. Pas simplement des animaux auxquels on aurait rajouté une couche de conscience, qui serait limitée à la capacité de rationalisation et de recul par rapport à notre situation de mortel. La conscience de la mort déclenche le désir et le désir, à la différence du besoin, n'est pas autorégulé par la satisfaction. Il se situe d'emblée sur l'axe vie-mort, donc il est d'emblée illimité - eh oui !

Si vous ne prenez pas en compte que nous sommes des êtres de désir - et d'angoisse, le double du désir -, si nos systèmes sociaux, politiques, économiques, font comme si nous n'étions que des mammifères rationnels, eh bien je vous dis que ce sont eux qui, dans leur apparente simplicité, sont sûrs de se planter ! Car si nous n'étions que des mammifères rationnels, vu que le propre des besoins est d'être autorégulés par la satisfaction, eh bien, par exemple, la réponse libérale, qui consiste à tout faire reposer sur un marché autorégulé, fonctionnerait très bien. J'ai une offre, j'ai une demande de besoins, je mets un système d'autorégulation en perspective, ça finit forcément par s'ajuster. Si les humains étaient ainsi faits, le libéralisme aurait raison. Mais le socialisme de tradition planificatrice aurait tout aussi raison : je fais une planification rationnelle, qui me permet de répondre aux besoins, de les satisfaire, je les hiérarchise, je distingue les besoins individuels et collectifs, ça marcherait très bien aussi.

**N.C. :** En quoi cela ne correspond-il pas à la réalité ?

**P.V. :** La tâche aveugle, dans les deux cas, c'est justement qu'on s'occupe des besoins et qu'on ne regarde pas ce qui se passe du côté du désir. Parce que si le besoin est autorégulé par la satisfaction (je mange et, une fois rassasié, même dans un excellent restaurant, je ne peux plus), le désir, lui, parce qu'il est illimité, ne s'autorégule pas. La tâche aveugle du libéralisme, c'est par exemple de ne pas voir que quand on est, non pas dans le besoin de richesse, mais dans le désir de richesse, donc dans une forme de lutte contre la mort, même si on est déjà très riche, on en voudra l'être toujours plus, indéfiniment plus. La tâche aveugle des traditions socialistes alternatives est, par exemple, de ne pas voir qu'en voulant réguler la passion de richesse par la passion de puissance, et en ne repérant pas que le désir de puissance est, lui aussi, illimité, eh bien, je peux produire un système parfaitement despotique, autoritaire, voire totalitaire. Et on pourrait continuer la suite du côté des traditions religieuses, en disant que le désir dans l'ordre du sens est encore plus illimité et que si vous avez des acteurs qui décident de se placer dans la posture de captation du sens, eh bien, la nature de leur possession sera aussi destructrice, voire davantage, que la possession de pouvoir ou que la possession de richesse. Donc la question la plus intéressante et aussi la plus difficile, c'est celle du rapport entre conscience et désir, et aussi celle de la nature du désir.

**N.C. :** Comment traduire cette problématique en termes opérationnels ?

**P.V. :** Ces questions ont des conséquences directes sur le plan stratégique et je dirais même sur le plan politique, au sens fort. Prenez le programme de « décroissance » auquel nous invite Pierre Rabhi, qu'on pourrait appeler le « programme de la sobriété heureuse », dont nous savons qu'il est la condition impérative pour sortir des modèles de croissance insoutenable qui sont les nôtres (insoutenable aussi bien pour des raisons écologiques, que sociales, que sanitaires, que psychologiques...). Je pense qu'il faut se demander ce que cela voudrait réellement dire que de nous mettre pour de bon sur un programme et une stratégie de type « sobriété heureuse ». Ce qui est sûr, c'est que si l'on veut s'y mettre, il faut une réorientation de la nature du désir. Cela signifie qu'on ne peut plus se contenter de faire la liste rationnelle des raisons pour lesquelles nous allons vers la catastrophe si nous continuons avec nos modèles de croissance actuelle. Parce que le couple raison/peur, nous le connaissons parfaitement : il génère de l'impuissance et pas du tout de l'énergie créatrice. La seule façon de générer de l'énergie créatrice, c'est comme dans le sevrage face à des personnes toxicomanes : le sevrage leur apparaît comme nécessaire à un moment donné, parce que

les dégâts ont été trop importants et parce qu'il s'accompagne d'une hypothèse positive, qui n'est autre que celle d'un vivre mieux, l'hypothèse de la joie de vivre. C'est pour cela que je dis : « N'opposons pas au sadisme des modes de croissance insoutenable le masochisme de comportements qui, non seulement feraient de l'espèce humaine la pire qu'on n'ait jamais connue, mais qui, en plus, nous enfermerait dans des stratégies où notre seule parole serait cet alliage de rationalité catastrophique et de peur.

**N.C. :** Autrement dit ?

**P.V. :** Il faut jouer sur l'enjeu du désir. Et là où la question du désir est fondamentale, c'est que le désir peut être parfaitement illimité - c'est sa nature - quand il est de l'ordre de l'être. Cela ne pose pas de problème. Alors que quand il est de l'ordre de la possession et de l'avoir, il fait des dégâts considérables. Fouillons cette idée. Dans l'ordre de l'être, par exemple, prenez les trois grandes aspirations à une vraie communication - nous vivons dans des sociétés obsédées par les techniques de communication, mais qui ont poussé à un degré inédit dans l'histoire une triple rupture de communication : avec la nature, avec autrui (qui est en permanence considéré comme un rival menaçant), avec soi-même (la sérénité, la vie intérieure, le meilleur des traditions de sagesse et de spiritualité). Or, quelle est la réponse à cette triple rupture ? Du côté de la nature, ça s'appelle la beauté. Du côté de la relation à autrui, ça s'appelle la paix, l'amitié ou l'amour. Et du côté de la relation à soi, ça s'appelle la sérénité. Qui pourrait sérieusement dire que l'humanité serait menacée par un désir illimité dans l'ordre de la beauté, de la sérénité et de l'amitié ?

**N.C. :** Certains regroupent tout cela sous le mot « amour »...

**P.V. :** Justement, la question la plus difficile, chez l'être humain, c'est la question amoureuse. Un livre de Francisco Alberoni m'a beaucoup stimulé : Le choc amoureux. L'originalité d'Alberoni, c'est de former l'hypothèse que les enjeux interpersonnels et les enjeux de grands mouvements collectifs peuvent être lus de la même façon, autour de la question amoureuse. Il a cette formule : « Il nous faut penser les grands mouvements sociaux comme des mouvements amoureux et il nous faut penser les relations amoureuses comme un mouvement social à deux. » Que dit-il dans Le choc amoureux ? Ça met bien le doigt sur l'une des difficultés du programme « sobriété heureuse », par exemple d'un Pierre Rabhi. En gros, il y a trois phases : la première est celle de l'énamouration, où tout est d'autant plus magique que chacun croit que le désir de l'autre est conforme à son propre désir. Donc tout marche bien. On le voit sur le plan interpersonnel, quand on tombe amoureux de quelqu'un, mais c'est la même chose sur le plan collectif. C'est pour ça que les grands mouvements sociaux, les grands mouvements révolutionnaires, les grands mouvements fondateurs sont euphoriques. C'est le Grand Soir. Ou la grève générale. Untel ou unetelle vient d'être élu à la présidence et « cette fois, tout va changer » - et vous avez la moitié du pays qui danse toute la nuit.

Seulement arrive ensuite la phase 2, qui est le moment où l'on découvre tout simplement que l'autre est autre : « J'imaginai que le désir de l'autre était conforme au mien et, manque de pot, je découvre qu'il est autre, donc qu'il a son propre désir, etc. » Le plus souvent, le stade 2 est celui de la déception, voire même de la dépression, et on en veut mortellement à l'autre d'avoir « trahi » nos rêves. C'est la raison pour laquelle les courants alternatifs (les révolutionnaires, les soixante-huitards, les utopistes, les écologistes, les inventeurs de nouveaux mondes) plongent en général beaucoup plus gravement dans la déception et la dépression que ceux qui vivent dans un cadre institutionnel classique, que ce soit en politique ou au travail, par exemple dans une grande entreprise, où vous n'imaginerez jamais que vos rêves puissent se réaliser. Alors que quand vous participez à un grand mouvement transformateur, qui dit par exemple qu'« un autre monde est possible », alors oui, vous pensez qu'on peut rêver ensemble. Et quand vous découvrez la phase 2, vous éprouvez plus que de la frustration et de la déception : c'est carrément la dépression et ça peut aller jusqu'à la haine et à la violence, parce que rien n'est pire que de ressentir que le cœur de ce qu'on croit a été trahi.

Alberoni nous dit : « Toute la question est de trouver comment passer à la phase 3. » Comment éviter de rester scotché à la phase 2 ? Comment transformer l'énamouration magique de la phase 1 en la construction d'un amour durable, capable non seulement de tolérer l'altérité d'autrui, mais de la déguster, d'en avoir besoin et d'être capable de la vivre dans le temps.

On comprend bien ce que cela veut dire sur le plan interpersonnel - et on sait bien que ça n'est pas facile. Mais c'est très difficile aussi sur le plan collectif ! Dans la phase 3, le goût de l'altérité va se retrouver au cœur de l'enjeu démocratique. Parce qu'une démocratie ne fonctionne bien que si l'autre n'est pas simplement toléré, mais rendu nécessaire. « J'ai besoin de la différence de l'autre, de sa divergence, pour me nourrir moi-même. » Ça n'est plus simplement de la quantification démocratique, c'est de la qualité...

**N.C. :** La quantification, c'est quoi : le pouvoir écrasant de la majorité ?

**P.V. :** La quantification a été en son temps un progrès dans la gouvernance des sociétés. Parce que passer du pouvoir d'une minorité infime à un pouvoir exercé par une majorité, c'est déjà un progrès. Mais tant qu'on reste dans la quantification, on ne touche pas la vraie question, qui est celle de la qualité. La qualité démocratique, c'est le moment où je me dis : « Peu importe si je représente 35%, ou 56% ou 68%, ce qui m'intéresse, c'est la qualité de mise en débat - ou en expérimentation, ou en transformation - qui fait que je vais pouvoir m'approprier les approches différentes des miennes. À ce moment-là, on entre dans ce qu'on pourrait appeler, par analogie avec la Haute Qualité

Environnementale, de la « Haute Qualité Démocratique ». Or, ça n'est rien d'autre que le cœur de la question amoureuse.

Je crois beaucoup que l'avenir de l'humanité se joue sur ce terrain-là. Nous sommes des êtres de conscience, mais des prématurés. Nous sommes confrontés à la question de la conscience de la mort et le moment décisif, c'est quand on parvient à l'écrire en latin : « l'amor ». Le savoir vivre et le savoir mourir sont directement liés à la qualité amoureuse. Si nous en restons seulement au stade 1 de l'énamouration, nous vivrons nécessairement le moment de la déception et donc nous revivrons en permanence les tentatives de répétition, parce que le sentiment amoureux est tellement magique que nous en pouvons en avoir perpétuellement besoin - c'est pour ça que nous ne sommes pas fidèles, parce que nous avons besoin de répéter sans cesse cette expérience magique. Mais à ce moment-là, nous demeurerons prisonniers d'une situation où nous n'avons pas rencontré l'autre. Le « vivre ensemble » de l'humanité se joue à mon avis essentiellement sur la question de la capacité à sortir des logiques de désamour et de construction d'une véritable logique amoureuse - et c'est pour ça qu'on a besoin de l'humour, parce que c'est un très grand facilitateur des rapports inter-amoureux !

**Voir aussi :**

- ▶ Dossier : [Y a-t-il une vie après la démocratie ?](#)
- ▶ [La politique commence à l'intérieur de nous !](#) Entretien avec Bertrand Vergely
- ▶ Dossier : [Jouer Gagnant-Gagnant, est-ce réaliste ?](#)



## Reconsidérer la richesse - Patrick Viveret

20 Octobre 2009 Par Vincent Verschoore

Ceci est le compte-rendu d'une conférence donnée le 15 octobre par Patrick Viveret à Cluny, organisée conjointement par [l'Université Rurale du Clunisois](#) et le réseau COOPERE 71.

Patrick Viveret, philosophe et essayiste, a participé à de nombreuses études portant sur l'évaluation des politiques publiques (1988), le développement durable, la notion de richesse (rapport « Reconsidérer la richesse », 2000/2002, commandité par le gouvernement Jospin).

La méthode actuelle de comptabilisation de la richesse au niveau des nations est issue d'une logique de production industrielle développée après la seconde guerre mondiale. La comptabilité nationale valorise la production industrielle, par définition ce qui est quantifiable en numéraire, ce qui a une valeur marchande. Elle ne différencie pas entre les productions intrinsèquement bénéfiques et les productions qui sont la cause de destructions préalables (par exemple les nettoyages après marées noires, les réparations d'accidents, etc..). Ce qui a pour conséquence qu'une forte augmentation du PIB peut n'avoir aucune corrélation avec un indice de satisfaction de la population (les catastrophes naturelles ayant un impact positif sur le PIB).

P. Viveret parle de « l'obsession quantophrénique » pour illustrer la surabondance d'information quantitative que génèrent les indicateurs classiques, avec en même temps un déficit d'information qualitative et un manque d'informations quantitatives pertinentes permettant de mieux approcher la réalité de la situation. Par exemple la question du « hors-bilan » au cœur des grands scandales (Enron, World Com, Parmalat...).

Il constate également que le système monétaire et bancaire est devenu « systématiquement instable » avec, selon le FMI, 167 crises monétaires et 96 crises bancaires depuis 25 ans.

Ce constat mène au développement de nouveaux indicateurs de richesse, non uniquement basés sur des flux monétaires. Il est nécessaire, par exemple, d'illustrer les découplages suivants :

- richesse monétaire et richesse sociale
- économie spéculative et économie réelle
- impact écologie et croissance

Une nouvelle approche doit remettre la question démocratique au centre du débat, doit pointer les alternatives possibles, et doit reconnaître le double droit de compter autrement, ou de ne pas tout compter.

Exemple de nouvel indicateur : l'indicateur de développement humain, qui est la moyenne de trois indicateurs : PIB par habitant en équivalent parité de pouvoir d'achat, espérance de vie à la naissance et niveau d'instruction.

Autres exemples parmi ceux cités par P. Viveret :

- Iph : pauvreté humaine (variantes pvd et pd incluant probabilité de décès avant 60 ans, illettrisme, % de personnes en dessous du seuil de pauvreté, % chômeurs de longue durée)
- Indice de santé sociale, basé sur 16 variables élémentaires relatives aux enfants (mortalité, maltraitance, pauvreté), aux adolescents (suicide, drogues, abandon études, mères adolescentes), aux adultes (chômage, salaire, couverture assurance maladie), aux personnes âgées (espérance vie à 65 ans, pauvreté des plus de 65 ans) et aux délits violents, accidents routes, logement, inégalités revenus

La comparaison de l'indice de santé sociale et du PIB montre un net découplage à partir de 1975, le PIB grim pant et l'ISS descendant en effet miroir.

P. Viveret présente ensuite un « tableau de bord du développement soutenable » permettant de visualiser les différents indicateurs pays par pays, et le début des indicateurs territoriaux tel que l'Indice de Développement Humain appliqué au Nord Pas de Calais et en Belgique.

De nouvelles approches voient le jour au niveau national et international, telles que le colloque du Conseil de l'Europe sur l'implication des citoyens, le réseau des villes soutenables brésiliennes ou l'expérience de Mulhouse.

Reconsidérer la richesse implique de reconsidérer la monnaie, et notamment les travaux d'experts tels que Bernard Lietaer (ancien directeur de la banque centrale belge) qu'illustre le projet « Terra » pour une monnaie mondiale de développement durable, à intérêt négatif pour privilégier les investissements à long terme.

Au niveau local, P. Viveret cite quelques exemples parmi les nombreuses expériences en cours aujourd'hui :

- Aux Etats Unis : des monnaies locales comme Ithaca
- Des systèmes d'échanges à base temps
- Le fureai kippu au Japon
- Des monnaies régionales en Allemagne

En France, le projet SOL expérimenté dans cinq régions (Bretagne, Ile de France, Nord Pas de Calais, Rhône Alpes, Alsace) se compose de trois sous-éléments :

- Le SOL Coopération, monnaie fondante d'achat et d'échange au sein d'un circuit d'entreprises et de personnes qui partagent des valeurs communes.
- Le SOL Engagement, pour des échanges de temps sur des activités répondant à des besoins sociaux sur un territoire (proche SEL ou Time Dollars)
- Monnaie SOL, émise par les collectivités territoriales, CCAS ...Outil d'aide sociale portant des valeurs de développement humain et soutenable.

Les monnaies sociales régionales et la monnaie mondiale type Terra permettent de contourner, par le bas et par le haut, les blocages inhérents au système monétaire actuel et de faire ressortir les « richesses invisibles » telles que le capital social de la vie associative, le patrimoine naturel, les activités domestiques et la qualité du vivre ensemble.

Le mieux-être sur lequel cette nouvelle approche doit déboucher peut se décliner comme le passage du travail au métier, de l'éducation distincte de la formation, de la retraite à l'activité choisie. Elle doit s'accompagner de politiques publiques du « temps de vie » et d'une qualité démocratique non réductible à une simple délégation de pouvoir mais basée sur l'intelligence collective.

## FAUT-IL RALENTIR ?

mercredi 24 juin 2009

de 10h00 à 11h00

Avec Patrick Viveret, Il est temps pour nous de repenser notre manière de vivre, et pour l'écologie politique, de se poser la question sociale. Patrick Viveret, philosophe et politologue nous propose une politique possible, un nouvel art de vivre

**Patrick Viveret est une figure de la deuxième gauche. Proche de Michel Rocard, Il rejoint le PSU après 1968, puis le Parti socialiste et sera le rédacteur en chef des revues Faire puis Intervention qui s'inscrivent dans la tradition d'un socialisme démocratique et autogestionnaire. Il est l'auteur de « Reconsidérer la richesse », « Pourquoi ça ne va pas plus mal ». Actif dans les mouvements alter mondialistes. Il est co-fondateur des rencontres internationales « Dialogues en Humanité » et animateur de l'association L'observatoire de la décision publique.**

Question de : jean-louis

**Bonjour Patrick Viveret, J'ai l'impression qu'en France l'écart entre les riches et les pauvres ne cesse de s'accroître. Qu'en pensez-vous? Jean-Louis (Paris).**

**Réponse :** Bonjour à toutes et tous,

oui cet écart s'est aggravé tant à l'échelle planétaire (225 personnes ont une fortune personnelle équivalente aux revenus de 2,5 milliards d'êtres humains selon les Nations Unies) qu'au sein de nos propres sociétés et notamment en France. Le bouclier fiscaal a encore aggravé la situation et il est structurel car chaque année il coûte plusieurs milliards supplémentaires

Question de : Tobias

**Vous parlez d'un "nouvel art de vivre". Cela me rappelle qu'il y a un an à peu près, je lisais dans un quotidien régional des informations concernant une étude prospective sur la vie au quotidien d'une française aux environs de 2050. Je me rappelle que ce qui m'avait profondément choqué, c'est que les auteurs de l'étude, qui ne devaient pas être des juristes (c'eût pourtant été utile), avaient dressé le tableau d'une société liberticide à souhait sous prétexte de protection de l'environnement. Cette étude n'a fait que renforcer ma crainte des mouvements écologistes, que l'on dit parfois "pastèque" (vert à l'extérieur, rouge à l'intérieur), ainsi que ma méfiance envers le phénomène de "verdisation" des autres partis politiques. Je suis bien conscient qu'il faut de l'écologie, mais ma question est de savoir comment faire de l'écologie sans que cela ne porte atteinte à nos libertés ?**

**Réponse :** l'enjeu est bien en effet de conjuguer écologie et démocratie. mais nous sommes loin d'être aujourd'hui en situation de liberté. Non seulement du fait de la multiplication des mesures autoritaires mais aussi du fait de la logique économique dominante : la principale atteinte à nos libertés elle résulte des quelques 800 milliards de publicité dépensés annuellement pour canaliser des désirs de l'ordre de consommations inutiles, superflues voire nuisibles pendant que dans le même temps on prétend ne pas pouvoir trouver les 80 milliards dont les nations unies ont besoin pour traiter des problèmes vitaux tels que la faim, l'accès à l'eau potable ou aux soins de base.

Question de : David Chiron Nice

**Avez-vous évolué depuis les années 60 ?**

**Réponse :** évolué oui au contact des expériences de vie et de l'apprentissage des autres. mais je crois toujours à l'essentiel de mes idéaux de l'époque et l'une des phrases de 68 qui m'est toujours restée comme un élixir de jeunesse c'est : "nous ne sommes pas contre les vieux, mais contre ce qui les fait vieillir !". J'ai la chance de connaître des êtres exceptionnels comme Stéphane Hessel qui sont des preuves vivantes de cet aphorisme...

Question de : internaute

**Pensez-vous que les mouvements de décroissance peuvent avoir un poids dans la crise écologique et sociale actuelle?**

**Réponse :** ils sont utiles dans le débat public pour provoquer un débat sur les formes de croissance insoutenables; mais je préfère pour ma part des énoncés positifs tels "la sobriété heureuse" qu'évoque Pierre Rahbi que des énoncés exclusivement négatifs; en outre si il y a nécessité de décroître (ou de décélérer) dans certains domaines tels que les transports polluants ou l'énergie, il y a nécessité de croître dans d'autres domaines tels que l'éducation et la santé par exemple

Question de : anne

**Bonjour, quel serait selon vous ce nouvel art de vivre ?**

**Réponse :** la prise en compte d'une "politique des temps de vie" qui ne se résume pas à la préparation à l'activité économique et à l'emploi mais est destiné à aider chacun à réaliser pleinement son métier au sens originel du terme de projet de vie. Tout être humain a au moins un métier fondamental qui est celui de "chargé de projet" : chargé de projet de sa propre vie. Et c'est l'intérêt de la société que ce métier soit détecté et exercé dans de bonnes conditions car une personne qui n'arrive pas à se prendre en charge non seulement se détruit

elle même mais fait des dégâts collatéraux importants dans son entourage...En ce sens l'art de vivre c'est aider des êtres humains à vivre intensément leur propre vie : ce que j'appelle l'art de vivre "à la bonne heure"...

Question de : internaute

**comment analysez-vous le score d'Europe Ecologie aux Européennes ? l'écologie n'est-elle (hélas) qu'un phénomène de mode à qui profiterait la débâcle du PS ?**

**Réponse :** la conscience de l'importance de l'enjeu écologique est heureusement de plus en plus forte. En outre c'est une des rares listes à avoir vraiment parlé du sujet c'est à dire des européennes. j'ajoute que Daniel Cohn Bendit est l'un des rares personnages publics à n'avoir pas disjoncté pour cause d'obsession présidentielle. C'est rafraîchissant... cela dit les écologistes auraient tort de se croire propriétaires de ces voix. Il y a plusieurs millions de citoyens actifs qui n'ont rien à voir avec "le marais" des années soixante qui utilisent leur vote pour tenter de renouveler l'offre politique : ils s'intéressent aux liens entre enjeu démocratique, défi écologique et question sociale. c'est ce triangle là me semble t il qui doit être au cœur d'une nouvelle offre politique non réduite aux seuls écologistes

Question de : David Chiron Nice

**Ralentir, n'est-ce pas une attitude de pleureuse ?**

**Réponse :** au contraire c'est une attitude jubilatrice qui permet de mieux apprécier la vie. Face aux logiques de peur voire de sauve qui peut individuels que génère la crise la coopération autour d'objectifs de mieux être me paraît d'autant plus nécessaire

Question de : internaute

**Avez-vous entendu parler du mouvement Utopia ? Et si oui, que pensez-vous des propositions du manifeste qu'ils ont récemment rédigé ?**

**Réponse :** oui c'est l'un des nombreux mouvements créatifs qui se sont créés ces dernières années et qui tentent de renouveler l'offre politique. le pacte écologique, l'alliance pour la planète hier, le projet d'un "pacte civique" autour d'une autre approche du bonheur et du mieux être aujourd'hui participent de cette créativité. Les Dialogues en Humanité les 3, 4 et 5 juillet prochains à Lyon seront un temps fort de rencontres et d'échanges entre ces différents mouvements.

Question de : nanot

**Vous avez été un des personnages majeurs de feu la 'deuxième gauche'. Qu'en reste-t-il ? Ou peut on en trouver des restes ?**

**Réponse :** la deuxième gauche ou ce que l'on a appelé dans les années soixante dix le courant autogestionnaire avait beaucoup insisté sur l'importance de la société civile et de nouvelles formes démocratiques. il me semble que cet enjeu là est plus actuel que jamais avec notamment l'émergence d'une "société civile mondiale" bien illustrée par l'organisation des forums sociaux mondiaux

Question de : nanot

**Quel est le but de "dialogues en humanité" ?**

**Réponse :** c'est une rencontre annuelle internationale qui cette année a pour titre "osons la solidarité : construisons des politiques et des économies du mieux être !" face à une crise systémique dont le point commun est la démesure et le mal être (notamment dans les rapports au temps) l'alternative au sauqui peut et à la montée des logiques autoritaires me semble être une solidarité axée sur des enjeux de qualité de vie

Question de : Highway to Hell

**Nos aînés, qui se sont engraisés pendant des décennies, qui ont profité un maximum de ressources naturelles abondantes, de régimes sociaux avantageux, voudraient maintenant nous dire que tout ça, c'est pas pour nous ? Que nous devrions RALENTIR ? Pas question: moi aussi je veux mon gros 4x4, prendre l'avion pour passer le WE à Saint-Bart...**

**Réponse :** nos aînés de précédentes générations ont aussi par ce genre d'attitude aveugle et irresponsable généré deux guerres mondiales, trois grands faits totalitaires et quelques autres monstruosité dont le legs fut particulièrement lourd...l'une des conséquences du dérèglement climatique pourrait bien être à terme des logiques guerrières et autoritaires..autant y penser avant !

Question de : internaute

**Que reste-t-il de l'altermondialisme ?**

**Réponse :** beaucoup de choses puisque l'essentiel des alertes lancées par l'altermondialisme se sont révélées confirmées par la crise tant écologique et sociale que financière. Le dernier forum social mondial celui de Belem en amazonie brésilienne a été particulièrement riche et a lié fortement la question écologique et la question sociale. deux thèmes majeurs particulièrement actuels ont émergé des propositions multiples : celui d'un manifeste pour la préservation des biens communs de l'humanité et l'axe du "bien vivre" comme alternative à la course folle de nos sociétés malades de vitesse et de compétition

Question de : rudy

**Vous aimez les expérimentations. Quelles sont celles dont vous êtes le plus fier ? Quelles sont celles dont vous rêvez ?**

**Réponse :** il y a une floraison d'expérimentations créatives un peu partout dans le monde. je participe plus particulièrement à celles sur de nouvelles approches de la richesse (ex les parcours produit intérieur doux" organisés à Mains d'oeuvre, une ancienne friche industrielle transformée en lieu de culture et de citoyenneté; je suis aussi très impliqué dans les tentatives de réappropriation citoyenne de la monnaie à travers des projets comme les SEL, le SOL, les Fiances solidaires. Et plus généralement à tout projet civique qui s'organise sur la base d'un échange de savoirs et d'expériences autour du mieux être

Question de : internaute

**Habitez-vous dans le VIème arrondissement ?**

**Réponse :** j'habite en banlieue parisienne à Nanterre, ville de grande créativité où l'enjeu de la "ville à vivre" face aux logiques purement immobilières et affairistes de la Défense est particulièrement intéressant. J'y ai passé aussi une grande partie de mon adolescence et j'y ai découvert une richesse humaine et sociale très forte....

Sur ce, chers amis, je suis obligé de vous quitter. Très bonne journée à vous toutes et tous et merci de ce temps d'échange. Patrick Viveret

Question de : internaute

**"os aînés de précédentes générations ont aussi par ce genre d'attitude aveugle et irresponsable généré deux guerres mondiales, trois grands faits totalitaires" trois grands faits totalitaires ? Lesquels ?**

**Réponse :** les deux guerres mondiales sont hélas bien connues. les trois grands faits totalitaires que sont le nazisme, le fascisme et le stalinisme (y compris dans sa version chinoise) aussi me semble t il...



# Argent, richesse, bien être... avec Patrick Viveret

Association : **CRIC - Comptoir de Ressources et d'Implications Citoyennes** Ville : **Ivry-sur-Seine**

Publié le 09/02/09

10

fév

2009

Mardi 10 février à 19h

Conférence de Patrick Viveret : "Redéfinir la richesse"

organisée par l'UPEDD (<http://www.cg94.fr/node/15617>)

dans le cadre de son cycle "Réinventer l'économie"

Lieu : AGENCE DE DÉVELOPPEMENT DU VAL-DE-MARNE

23, rue Raspail 94200 Ivry-sur-Seine

À noter que Patrick VIVERET est l'un des créateurs de la monnaie complémentaire SOL <http://www.sol-reseau.coop/>

"La crise actuelle est tout à la fois financière, sociale, écologique.

Qu'est-ce qui relie ces différentes dimensions ? Au fond, quelle est la nature de cette crise ?

La question de la richesse apparaît centrale. Pour répondre à la démesure économique, à la fois symptôme et génératrice de mal être, le philosophe propose une « sobriété heureuse ». Et de nouveaux indicateurs de richesse pour mesurer... le bien être.

L'argent ne fait pas le bonheur mais le bonheur peut-il faire la richesse ?"

Patrick VIVERET, philosophe, magistrat à la Cour des comptes, qui a rédigé *Reconsidérer la richesse*, Éditions de l'Aube, 2004, un rapport de mission pour le gouvernement réalisé en janvier 2002, nous fera part de son avis.

## **La simplicité volontaire au coeur de l'éternelle problématique humaine**

Les exemples et les témoignages ouvrent la voie depuis l'Antiquité.

Socrate, déjà il y a 2500 ans, prônait et vivait une existence très simple ; les philosophes grecs cyniques dans le même temps et jusqu'il y a 1500 ans, défendaient également que le fait de vivre simplement suffisait à être sage, au travers d'une démonstration au quotidien par le fait et non par la parole.

Les communautés monastiques, Saint-François d'Assise, Gandhi offrent aussi des témoignages de ces chemins de vie.

C'est en 1936, que Richard Gregg, disciple de Gandhi et soucieux de perpétuer ses idées principales, emploie pour la première fois l'expression *simplicité volontaire* (*simple living*), mais elle commence à être plus connue lors de la réédition de l'ouvrage en 1974, et lorsqu'elle est choisie comme titre d'un ouvrage publié par Duane Elgin.

En 1985, Serge Mongeau, membre fondateur de l'Institut pour une écosociété à Montréal, écrit la première version de sa conception de *La simplicité volontaire*.

En France, Pierre Rabhi s'engage depuis près de quarante ans dans sa vie, dans ses écrits et au sein des associations qu'il a créées ou auxquelles il participe, pour une *sobriété heureuse*

Ce courant continue de se développer au coeur des sociétés industrialisées pour le choix d'une vie harmonieuse et heureuse.

## **Une organisation délibérée de la vie pour la réalisation d'un but**

Pierre Pradervand en Suisse, qui anime depuis plusieurs années des ateliers pour aider les personnes intéressées à cheminer dans cette voie, cite dans son ouvrage *Découvrir les vraies richesses, pistes pour vivre plus simplement* aux Editions Jouvence l'écrivain anglais Richard Gregg donnant également des précisions sur ce qu'on peut entendre par simplicité volontaire :

"*La simplicité volontaire exige des conditions tant intérieures qu'extérieures. Elle implique une intention non divisée, la sincérité et l'honnêteté intérieures tout comme un environnement non encombré, l'absence de possessions qui ne soient pas directement reliées au but principal de la vie. Cette simplicité demande que nos énergies et nos désirs soient mis en ordre et guidés. Elle demande que l'individu sache se restreindre dans certains domaines en vue d'assurer une plus grande abondance de vie dans d'autres. Elle implique une organisation délibérée de la vie pour la réalisation d'un but.*"

La sobriété heureuse part d'un choix initial et d'une décision individuelle de changer de logique mais elle implique également une organisation cohérente et pensée en fonction de sa situation personnelle, familiale et professionnelle pour arriver à un réel équilibre à court, moyen et long terme.

### **Qu'est-ce que la simplicité ou sobriété volontaire heureuse ?**

Serge Mongeau, en 1988 a encore affiné sa vision dans son ouvrage, *La simplicité volontaire, plus que jamais* aux Editions Ecosociété et nous propose son approche pour mieux la cerner : « *La simplicité n'est pas la pauvreté ; c'est un dépouillement qui laisse plus de place à l'esprit, à la conscience ; un état d'esprit qui convie à apprécier, à savourer, à rechercher la qualité* » ; *une renonciation aux artefacts qui alourdissent, qui gênent, et empêchent d'aller au bout de ses possibilités.* »

La simplicité ou la sobriété selon les termes que l'on veut choisir, sont des pistes pour aller vers des choix non conditionnés et une vraie liberté de décision pour sa vie et son bonheur. Pierre Rabhi parle ainsi de "sobriété heureuse"

### **Un choix de responsabilité personnelle et responsable.**

Nos choix nous appartiennent même dans les situations les plus difficiles.

Prendre la décision de la sobriété ou simplicité volontaire revient à décider de prendre sa responsabilité en conscience dans ses orientations de vie personnelle mais également sa responsabilité en tant qu'homme ou femme envers les autres humains et l'environnement.

Dans *Terre des hommes*, Antoine de Saint Exupéry rappelle que nous pouvons jouer un rôle important dans le monde dans lequel nous vivons : *"Être homme, c'est précisément être responsable. C'est connaître la honte en face d'une misère qui ne semblait pas dépendre de soi. C'est être fier d'une victoire que les camarades ont remportée. C'est sentir, en posant sa pierre, que l'on contribue à bâtir le monde."*

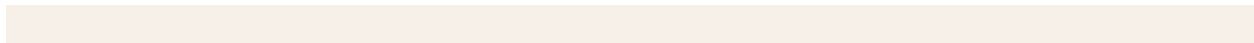
Et toutes les pierres comptent...

### **Quelques livres**

- *La simplicité volontaire, plus que jamais...* Serge Mongeau, Montréal, Editions Ecosociété, 1983
- *La voie de la simplicité*, Mark A. Burch, Montréal, Editions Ecosociété, 2003
- *Objectif décroissance, vers une société viable*, ouvrage collectif sous la coordination de Michel Bernard, Vincent Cheynet et Bruno Clémentin avec Paul Ariès, Mauro Bonaiuti, Marie-Andrée Brémond, Denis Cheynet, Geroges Didier, Fabrice Flipo, Bernard Ginisty, Jacques Grinevald, Willem Hoogendijk, Serge Latouche, Philippe Lempp, Michel Lulek, Serge Mongeau, Helena Norberg-Hodge, Madeleine Nutchey, Michel Ots, Sylviane Poulenc, Pierre Rabhi, Sabine Rabourtin, François de Ravignan, François Schneider, François Terris, Montréal, Editions Ecosociété, Paris L'Aventurine, 2003
- *L'abc de la simplicité volontaire*, Dominique Boisvert, Montréal, Editions Ecosociété, 2005
- *La vie simple : guide pratique*, Pierre Pradervand, Editions Jouvence
- *Reconsidérer la richesse*, Patrick Viveret, Editions de l'Aube, 2003
- *La décroissance : un nouveau projet politique*, Paul Ariès, éditions Golias, 2008
- *La part du colibri*, Pierre Rabhi, Editions de l'Aube, 2006
- *Manifeste pour la Terre et l'Humanisme*, Pierre Rabhi, Editions Actes Sud, 2008.

### **Questions... suggestions... réactions...**

Si vous avez des questions, des suggestions, des réactions sur la page, n'hésitez pas à contacter [Gregory](#)  
Merci !



## L'adéqroissance

**Médaille d'or aux jeux olympiques : catégorie acrobatie, triple salto vrillé !  
Mais sans le dire, en inventant un néologisme vraiment improbable...**



Source : [Blog L'Express "Conversation avec Jacques Attali"](#)

L'idée, qui devient de plus en plus *à la mode*, selon laquelle il faudrait souhaiter et organiser une décroissance de l'économie, pour lutter contre les destructions qu'elle engendre, **peut sembler a priori totalement stupide** :

- Comment peut-on vouloir institutionnaliser la dépression, dont le monde subit aujourd'hui les conséquences en termes de chômage et de pauvreté ?
- Comment peut-on souhaiter la baisse de la production, c'est-à-dire du revenu moyen, alors que ne sont pas satisfaits les besoins les plus élémentaires des populations des pays développés, sans compter ceux des milliards de gens qui souffrent encore de l'extrême pauvreté ?
- Comment peut-on souhaiter la décroissance quand tant de progrès s'annoncent, faisant espérer la possibilité de débarrasser l'humanité de travaux pénibles, de souffrances, d'ignorance et de pollutions ?
- Comment peut-on enfin penser qu'une croissance zéro ou négative améliorerait la situation de l'environnement, alors que ce n'est pas la croissance qui pollue, mais la production, dont le contenu n'est pas amélioré par sa stagnation ?

**Et pourtant, l'idée fait sens** : si on l'entend comme un désir de mettre un terme aux errements de notre modèle de production, aux folies et aux fatigues de la vitesse, du rendement, du gaspillage, de l'accumulation et du remplacement irréfléchi de gadgets par d'autres gadgets ; et surtout comme la volonté de remettre en cause la définition marchande du mieux être.

Pourtant, pour accomplir une telle mutation, ce n'est pas d'une décroissance au sens propre du mot, dont le monde a besoin. Ni même d'une autre croissance, qui ne changerait rien à la structure de la production. Mais bien d'une mutation radicale de la nature même des biens matériels produits et de leurs rapports avec le temps, avec les sensations et les sentiments.

**Une telle mutation, qui devrait conduire à une croissance adéquate, (d'où le néologisme d' « adéqroissance ») exigerait de penser le système social comme étant au service du meilleur usage du temps, même non marchand ; de construire un système de production sans cesse adapté aux connaissances nouvelles en matière de conservation des ressources ; d'imaginer un système de santé fondé sur la prévention, même non marchande, plutôt que sur les soins, eux-mêmes très coûteux ; de mettre en place une gouvernance sans cesse améliorée pour tenir compte des désirs et des préférences à long terme des gens . L'économie finirait alors par laisser beaucoup plus de place à la production et l'échange de biens immatériels gratuits, allant du savoir à l'art ; et le marché devrait se contenter d'en assurer l'infrastructure, en particulier par la production de biens de base.**

Cette mutation exigera d'énormes investissements, qui se traduiront, pendant longtemps encore, par une forte croissance de la production matérielle, devenue adéquate, c'est-à-dire de plus en plus économe en énergie et soucieuse de préserver l'environnement ; tournée vers des réalisations immatérielles, faites de gratuité et d'altruisme, de spiritualité et de plénitude.

**Cette évolution donnera sa pleine valeur au temps vécu, et non plus au temps contraint.** Elle fera peut-être un jour oublier l'idée même de croissance, pour la remplacer par celle d'**épanouissement**.

MERCREDI 2 DECEMBRE 2009

## [La qualité = la décroissance + le progrès](#)



Dans la suite de The Story of Stuff et de l'étude anglaise sur les stratégies orientées "consommateur", un décryptage intelligent des avantages et inconvénients de notre modèle de production / consommation et des voies d'extraction.

Source : [AgoraVox](#) par <http://liger.amsud.net/>

*"Décroissance de production ne signifie pas forcément décroissance de confort ou d'emplois. C'est ce qu'on fabrique qu'il faut changer."*

[Lire la suite...](#)

Extraits :

"On le voit, la qualité permet de gérer une forte décroissance industrielle, tout en laissant sa place à la notion de progrès."

"Mais c'est bien la volonté politique de favoriser la qualité qui permettra d'utiliser ce levier pour que la notion de progrès revienne en force. Des mesures dans ce sens sont possibles :

- D'abord, en rendant obligatoire un certain niveau de qualité à travers une période de garantie minimale élevée, et augmentée progressivement. C'est à ce prix que l'on pourra inciter les concepteurs à réaliser de véritables progrès en matière de durabilité des produits. Cela nécessitera, de la part des entreprises, faire davantage appel à la recherche fondamentale.
- Ensuite en finançant le crédit permettant aux plus modestes de s'équiper de la manière la plus économe. Cette mesure serait financée en pratiquant un système de malus selon le niveau de garantie, et l'on conditionnerait l'obtention du crédit à une durée de garantie élevée pour le bien acquis. Le gain pour l'acheteur modeste sera triple : accéder à une meilleure qualité, accéder à un prêt sans frais, et disposer d'actifs qui se déprécieront moins vite, au cas où une situation difficile l'oblige à revendre son bien.
- En pratiquant la pédagogie à travers des campagnes d'information sur la meilleure façon d'acheter,
- En rendant obligatoire l'affichage du prix d'usage annuel, au même titre que le prix d'achat. Ce prix tiendrait compte de l'amortissement, calculé sur la période de garantie, et des consommables ou de l'entretien nécessaires lors d'une utilisation moyenne."

## Le local, terreau de décroissance ?



Source : [Utoplib - Utopies libertaires](#)

Copie intégrale pour mémoire, merci.

Au printemps 2008, [Serge Latouche](#) faisait paraître dans *Entropia* (n°4 spécial « Décroissance et utopie »), revue d'étude théorique et politique de la décroissance ([éditions Parangon](#)/Vs), un article sur la **décroissance mise en pratique sur le plan local**, lieu privilégié, selon lui, de son développement.

Ci-dessous, de gros extraits de ce texte (sur le Net, vous ne le trouverez nulle part ailleurs qu'ici, veinards !). Pour une lecture plus facile/rapide sur écran, j'ai supprimé les notes et certains passages [.../xxx]. A la place des passages supprimés les plus longs, j'ai résumé très succinctement par des mots-clés les idées qui y étaient traitées. Pour le texte complet, une solution : procurez-vous la revue !

### **« Pour une relocalisation de l'utopie. »**

*[...] Pour contrer la périphérisation urbaine et politique engendrée par la société de croissance, la solution pourrait consister à reprendre « l'utopie » de « l'écomunicipalisme » de Murray Bookchin. « Il n'est pas totalement absurde de penser qu'une société écologique puisse être constituée d'une municipalité de petites municipalités, chacune formée par une « commune des communes » plus petites (...) en parfaite harmonie avec leur écosystème. » La reconquête ou la réinvention des commons (communaux, biens communs, espace communautaire) et l'auto-organisation de « biorégions » constituent une illustration possible de cette démarche. [.../définition de la biorégion] Certes, dans l'état actuel des choses, on est confronté à un « dilemme démocratique » qui peut s'énoncer ainsi : plus une entité/unité politique est petite, donc directement contrôlable par ses citoyens, plus sont restreints ses domaines de souveraineté. Sa capacité de décision et d'action ne s'exerce pas sur les questions qui chevauchent ses limites territoriales mais elle subit l'influence des dynamiques externes, particulièrement dans le domaine écologique. En revanche, plus la circonscription politique territoriale s'étend, plus s'affaiblissent les opportunités de participation des citoyens. [...] Ce qui compte c'est l'existence d'un projet collectif enraciné dans un territoire comme lieu du vivre en commun, donc à préserver et soigner le bien de tous. [...]*

*Considérer une aire métropolitaine comme une articulation de quartiers autonomes fonctionnant comme des communes juxtaposées, selon l'idée de Bookchin, est intéressant, mais ne peut fonctionner que si les instances de quartier disposent d'un véritable pouvoir et ne sont pas de simples relais ce qui suppose le déverrouillage de l'échelon supérieur. [.../exemples des résistances locales anti « grands projets » – tunnels, centrales électriques, thermogénérateurs, aéroports régionaux... / évocation du mvt des slowcities / local= nœud dans un réseau de relations transversales vertueuses et solidaires.]*

*Le programme de la relocalisation implique la recherche de l'**autosuffisance alimentaire** d'abord, puis économique et financière. Il conviendrait de maintenir et développer l'activité de base dans chaque région : agriculture et horticulture de préférence organique, dans le respect des saisons. [.../ Exemple de la Hollande/agriculture extensive, bio. Autosuffisance mais échanges avec régions de même type]*

*On recherchera aussi l'**autonomie énergétique locale** : les énergies renouvelables « sont adaptées aux sociétés décentralisées, sans grande concentration humaines. Mais cette dispersion est aussi un avantage : chaque région du monde possède un potentiel naturel pour développer une ou plusieurs filières d'énergie renouvelables. » Etant donné qu'un emploi précaire créé dans la grande distribution détruit cinq emplois durables dans les commerces de proximité, on encouragera le commerce local. [...]*

*Enfin, il faut songer à inventer une véritable **politique monétaire locale**. Pour maintenir le pouvoir d'achat des habitants, les flux monétaires devraient rester le plus possible dans la région, de même que les décisions économiques [...] seraient prises au niveau régional. [...] Le rôle des*



monnaies locales, sociales ou complémentaires est de mettre en relation des besoins insatisfaits avec des ressources qui autrement resteraient en jachère. Les micro-expériences sont légion : chèques des systèmes d'échanges locaux, les monnaies fondantes, credits argentins, bons d'achat spécifiques (chèques repas, chèques transport, fureai kippu au Japon, « coupon de relation fraternelle » pour les soins aux personnes âgées, etc.).

Toutefois, la réappropriation systématique de la création et de l'usage local de la monnaie n'a encore jamais été tentée. L'échelon idéal pour une telle expérience étant sans doute la biorégion, il faut songer à inventer des "monnaies biorégionales". [... /exemples des expériences locales encourageantes : réduction consommation d'énergie, commandes publiques = levier de changement, fournisseurs locaux, bio dans les cantines, Rennes sans pesticides, promotion des transports en commun, mises en régie des « biens publics communs »...]

La régionalisation signifie : moins de transport, des chaînes de production transparentes, des incitations pour une production et une consommation soutenables, une dépendance réduite des flux de capitaux et des multinationales et une plus grande sécurité dans tous les sens du terme.

Régionaliser et réenchasser l'économie dans la société locale préserve l'environnement qui, en dernier ressort, est la base de toute économie, ouvre à chacun une approche plus démocratique de l'économie, réduit le chômage, renforce la participation (donc l'intégration) et affermit la solidarité, offre de nouvelles perspectives pour les pays en développement, et, enfin, fortifie la santé des citoyens des pays riches grâce à l'accroissement de la sobriété et à la diminution du stress. »

[.../ SL de conclure sur l'importance du pragmatisme et du réformisme en politique par lesquels passeront, selon lui, forcément ses idées de transformation.]

**> Pour prendre connaissance des sommaires des autres numéros de la revue ou/et vous y abonner (26 euros/2 numéros), cliquer [ICI](#).**

Certains anciens numéros sont trouvables à moitié prix chez certains soldeurs de grandes villes.

### [Pour une éthique de l'existence post-capitaliste](#)



Source : [plusconscient.net](http://plusconscient.net)

"Christian Arnsperger, économiste et philosophe de l'économie, professeur à l'Université Catholique de Louvain. est l'auteur de "Ethique de l'existence post-capitaliste - Pour un militantisme existentiel"."

"Selon Christian Arnsperger, il ne s'agit pas seulement de changer le système en profondeur, mais de modifier notre vision du sens de la vie. Se rapprochant des thèses de la décroissance, Christian Arnsperger, devant la nécessité de relocaliser l'économie, propose le retour à des structures qu'il décrit comme communalistes."

Interview à écouter ici : [Plusconscient.net](http://Plusconscient.net)

Source: [Radio Ici & Maintenant](http://Radio Ici & Maintenant)